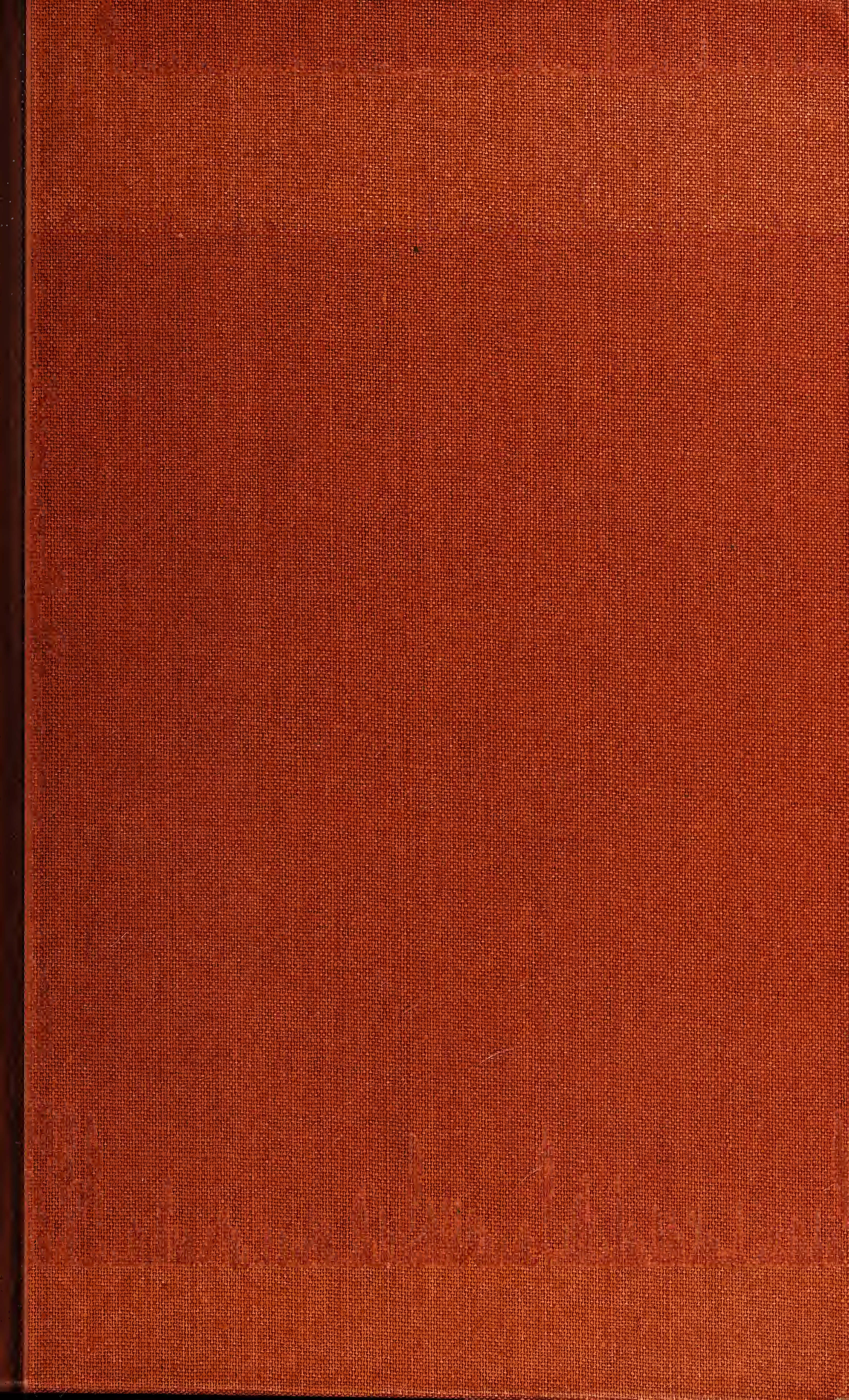


MIQUEL, A.

OBSERVATIONS.

Le Budget du Ministre présente en dépense la somme de.. 889,210,000 fr.

Il faut ajouter à cette somme, pour dépenses d'ordre, laquelle se balancera par une recette égale qui sera aussi ajoutée, pour ordre aux recettes, la somme de 3,290,500 fr. pour les dépenses de l'administration des poudres, ci................ 3,290,500

La dépense totale sera de....... 892,500,500

La commission propose de retrancher.. 14,374,000

LA

MÉDECINE VENGÉE,

POËME EN QUATRE CHANTS.

Se vend à Paris,

CHEZ
BÉCHET JEUNE, Libraire, rue de l'Observance, n° 5.
DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, galerie de Bois, n° 243.

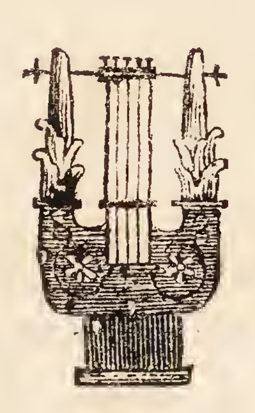
LA MÉDECINE VENGÉE.

POËME EN QUATRE CHANTS.

Par M.....

Ne nostros contemne orsus medicumque laborem,
Quidquid id est; Deus hæc quondam dignatus Apollo est.

FRACASTOR.



PARIS,
ADRIEN ÉGRON, IMPRIMEUR
DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR, DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n° 37.

1819.

Tout Exemplaire qui ne sera point parafé par l'auteur, sera réputé contrefait.





PRÉFACE.

QU'ON ne s'effraie pas du titre de ce poëme : la Médecine et la poésie ne sont pas aussi incompatibles qu'on le pense communément. Esculape a vu plus d'une fois son front couronné par la main des Muses, et Apollon, lui-même, allia jadis les palmes d'Épidaure aux lauriers brillans de Délos *. Ce n'est point, d'ailleurs, un Traité de Médecine hérissé de termes obscurs et barbares, que l'on offre ici au public : c'est une suite de vérités importantes, embellies du coloris poétique, et présentées avec confiance, en faveur d'un art qui n'a trouvé de détracteurs que parmi le petit nombre de ceux qui n'ont pu en ressentir les bienfaits.

Tel est, en effet, le destin de la Médecine. Rejetée avec dédain par la plupart des gens en santé, elle fut, dans tous les temps, la ressource et la consolation de l'homme souffrant. Au moment même où le premier législateur de cet art sublime en posoit les fondemens sur des bases immuables, la nature et l'expérience, les clameurs de quelques sophistes s'élevèrent contre sa doc-

* On sait que, suivant la fable, Apollon étoit le Dieu de la médecine, et qu'Esculape, son fils, étoit adoré à Epidaure, ville du Péloponèse.

trine; et c'est pour répondre à leurs vaines déclamations, qu'il composa son *Traité de l'Art*, qui atteste encore, dans sa touchante simplicité, et le génie de son auteur, et l'idée sublime qu'il avoit conçue de sa profession.

Après la mort d'Hippocrate, la science médicale, attaquée par de nouveaux adversaires, mais soutenue par les ouvrages de ce grand homme, sut toujours se relever avec gloire, et triompher de ses détracteurs. En vain, le chef impassible des Stoïciens voulut-il effacer du cœur de l'homme l'empreinte de l'humanité, la sublimité de sa philosophie idéale ne tint pas long-temps contre les angoisses de la douleur. En vain, l'inimitié de Caton l'ancien priva-t-elle Rome pour quelque temps des bienfaits de l'art salutaire, le temple d'Esculape brava, sans danger, ses vaines attaques, et le triomphe de la Médecine fut bientôt gravé avec les traits de Musa, sur le bronze consécrateur *.

Les siècles suivans nous offrent, d'espace en espace, de nouveaux détracteurs de la Médecine; mais si l'on trouve parmi eux quelques noms justement célèbres, tels que Pline, parmi les anciens; Montaigne et Rousseau, parmi les modernes **, quelle foule de noms non moins

* Musa étoit médecin d'Auguste : sa statue fut placée à côté de celle d'Esculape. Voyez Suétone *de Cæsare*.

** Le nom de Molière se présente naturellement parmi ceux que je

imposans viennent se presser autour d'Hippocrate, et se ranger sous la bannière de la raison ! Citerai-je ici les passages d'Homère et d'Aristote, de Cicéron et de Sénèque, de Descartes, de Loke, de Bacon, et de tous les grands génies qui ont illustré les sciences et les lettres? Les matériaux ne me manqueroient pas, sans doute : mais quel seroit le mérite d'une si vaste compilation? Ce n'est point l'autorité, c'est la nature qui doit montrer aux hommes les avantages de la Médecine. Fidèle à cette sage institutrice, j'ai voulu mêler l'attrait du sentiment à la force de la raison, et montrer que l'empire de la Médecine n'est point un préjugé fondé sur la pusillanimité de l'homme, mais bien le résultat nécessaire de son organisation, et l'effet inévitable des deux sentimens les plus naturels de son cœur : je veux dire l'amour de soi-même, qui l'intéresse à sa propre conservation, et la pitié qui lui fait partager les peines de son semblable.

On me dira peut-être que bien d'autres avoient prouvé cela avant moi; que les objections qu'on avoit élevées con-

cite ici; cependant il a pris soin lui-même de déclarer, dans la comédie du *Malade imaginaire* (acte III, scène 3), qu'il n'en vouloit qu'au *ridicule* de la médecine; et dès-lors, loin de lui faire un reproche des traits plaisans qu'il a lancés contre elle, ne lui doit-on pas des éloges pour avoir osé avertir les médecins de son siècle de ne pas confondre la gravité de leur profession avec la bizarrerie du costume, et la dignité de la science avec la pédanterie du langage scolastique?

tre la Médecine, étoient depuis long-temps réfutées; et qu'ainsi, elle n'avoit pas besoin d'un tel défenseur. J'en conviens sans difficulté. Sans doute, s'il ne s'agissoit que de réfuter les argumens qu'on a présentés contre la science médicale, je n'aurois rien eu à ajouter aux travaux d'Hippocrate, de Besançon, de Barker, de Cabanis et de nombre d'autres; mais j'ai pensé qu'on pouvoit se proposer un but plus utile. Les ouvrages de ces auteurs ne sont guère lus que par des médecins. Le public, prévenu d'avance que tout livre de Médecine est un recueil d'expressions techniques et souvent inintelligibles, se donne rarement la peine de les ouvrir, et tout l'avantage qui résulte de ces savantes dissertations, se réduit à prouver la certitude de la Médecine, à ceux qui en sont déjà bien persuadés. Les ouvrages de ses détracteurs, au contraire, se trouvent dans toutes les bibliothèques : on les débite, chaque jour, sur nos théâtres; tout le monde lit Pline et Montaigne, Molière et Rousseau, sans trop s'embarrasser de ce qu'Hippocrate ou Cabanis ont à leur répondre. La science de ces derniers ne peut jamais devenir populaire, et leur langage, quoique très-simple, effarouche ceux qu'il devroit convaincre et persuader.

Si donc, telle est la nature de l'esprit humain, qu'il veuille, suivant l'expression du chancelier d'Aguesseau, que la raison même s'assujétisse à lui parler le langage de l'imagination, serai-je blâmable d'avoir emprunté la langue

des Muses pour célébrer et pour défendre une science que l'antiquité avait placée sous la protection d'Apollon *? Si je n'écrivois que pour des médecins, je pourrois m'exprimer d'une autre manière; mais puisque tant de personnes étrangères à la médecine se plaisent à la critiquer, il faut bien, pour la justifier à leurs yeux, leur parler une langue intelligible. Et quelle autre convenoit mieux pour cela que celle que j'ai adoptée? « Une des plus grandes beautés de la « poésie, dit Addison, c'est de rendre intelligibles les « choses difficiles, et d'exposer ce qui est abstrait en des « termes si clairs, qu'ils puissent être entendus par des « lecteurs ordinaires. »

Je n'espère pas détruire entièrement les préventions qui existent dans bien des esprits, contre une science qui tient de si près aux intérêts et au bonheur de la société : le sentiment et la raison sont bien foibles contre le sarcasme et la raillerie. Cependant, malgré les traits satiriques des poëtes, et les sophismes des philosophes, la Médecine subsiste par elle-même. Elle demeure inébranlable, au milieu des tempêtes qui l'agitent; elle brave les insultes des vents et des flots conjurés contre elle ; et, en traversant le cours des siècles, elle se venge de ses détracteurs en les accablant de ses bienfaits, et en mettant à profit l'expérience de tous les âges.

* Ne semble-t-il pas que Dumas ait eu en vue un ouvrage de la nature de celui-ci, lorsqu'il a dit? « Les découvertes que l'on fera dans la science

« de l'homme, ouvriront la route qui conduit à d'autres; les méthodes rec-
« tifiées qu'on emploiera dans la recherche des vérités médicales fourni-
« ront de nombreuses applications, *et le génie d'Esculape, planant sur*
« *les belles contrées qui auront assuré le triomphe de son culte, ani-*
« *mera de ses divines inspirations quiconque voudra pénétrer dans le*
« *temple des Muses.* »

(Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme, p. 72.)

LA
MÉDECINE VENGÉE.

CHANT PREMIER.

Invocation. — Misère de l'homme à sa naissance et dans tout le cours de sa vie. — Age d'or. — Ce qu'il faut en penser. — Destin des premiers hommes; dangers qui les entouroient. — Leurs malheurs sont des leçons pour leurs descendans. — Tableau du cœur humain, d'après J.-J. Rousseau. — Application de ses principes à l'origine de la médecine. — Premier médecin. — Progrès de l'art. — Hippocrate.

Toi, qui portas la vie au milieu des tombeaux *,
Daigne, fils d'Apollon, sourire à mes travaux;
Pour venger tes autels, appelé, jeune encore,
Des rives du Permesse au temple d'Epidaure,
Je chante les bienfaits d'un art conservateur.
Et toi, de son empire heureux législateur **,

* Esculape.

** Hippocrate. (Voyez la note 7 à la fin du Poëme.)

Qui, dans Cos autrefois, guidé par le génie,
Sus montrer aux humains les sources de la vie,
Et du sein de l'erreur tirer la vérité,
Pardonne, saint vieillard, à ma témérité;
Ou plutôt, viens toi-même exciter mon courage,
Soutiens-moi dans la lice où ta gloire m'engage;
Viens, et guidé par toi, j'oserai, dans ces vers,
Montrer avec orgueil aux yeux de l'univers
La gloire de cet art dont ta plume féconde
Traça les saintes lois, dans l'enfance du monde.
Muse, daigne aujourd'hui m'honorer d'un regard;
Apollon, tu le sais, est le dieu de mon art.
Mais, dans les doux transports dont mon âme est remplie,
Ne va point me conduire aux bosquets d'Idalie :
Ces sentiers trop battus sont pour moi sans appas;
Dans les déserts du Pinde il faut guider mes pas.

Sur ce vaste théâtre où tout ce qui respire
Doit, un jour, du trépas reconnoître l'empire,
Tout périt pour renaître et renaît pour périr;
Dans l'abîme des temps tout va s'anéantir,
La mort seule triomphe, et la terre, peut-être
Un jour, engloutira tout ce qu'elle a fait naître.
Assis sur les débris de tant d'êtres divers,
Sous le nom fastueux de roi de l'univers,
L'homme, le sceptre en main, lève sa tête altière.
« Je commande, dit-il, à la nature entière;

« La terre, avec respect fléchissant sous ma loi,
« De tous ses habitans m'a déclaré le roi;
« L'Océan sous mes pieds a fait taire son onde,
« Le ciel lui-même..... » Arrête, ô monarque du monde!
Le ciel contre toi-même a lancé ses décrets:
Oui, du même destin qui poursuit tes sujets,
Tu subiras, comme eux, l'arrêt inévitable;
Et, soit qu'en ses fureurs la Parque impitoyable
Quelque temps de tes jours respecte le flambeau,
Soit qu'elle ouvre ta tombe auprès de ton berceau;
Né pour vivre sans cesse au milieu des alarmes,
Chaque jour de ta vie est marqué par des larmes.

Tu nais dans la douleur, et tes premiers instans,
Signalés par des pleurs et des gémissemens,
Semblent te présager ta misère future.
En te donnant le jour, la main de la nature
Grave profondément dans ton cœur attristé
Le sceau de la foiblesse et de l'humanité.
Mortel infortuné, quel peut être ton crime?
Des vengeances du ciel serois-tu la victime?
Quel pouvoir inconnu te condamne à souffrir?
Hélas! tu fus conçu dans le sein du plaisir;
Fruit heureux des amours d'une mère chérie,
Long-temps, dans le sein même où tu reçus la vie,
Tu goûtas la douceur d'un paisible sommeil.
La nature bientôt ordonna ton réveil,

Mais, à peine frappé des traits de la lumière,
Déjà tes cris perçans ont effrayé ta mère,
Tout répète déjà tes accens douloureux :
Le premier de tes jours est le plus dangereux.
Seul, à des maux sans nombre exposé sans défense,
Tout menace déjà ta fragile existence,
Tout semble déchirer tes membres délicats,
Tout enfin t'avertit de craindre le trépas.
Voilà de nos malheurs la fidèle peinture,
Voilà l'homme sortant des mains de la nature :
Il se voit, en naissant, à côté d'un tombeau.
   Échappé cependant aux dangers du berceau,
Il s'avance, à pas lents, sur la scène du monde :
Son enfance en douleurs est encor plus féconde,
Et des maux plus cruels, à la fleur de ses ans,
Viennent souvent flétrir l'éclat de son printemps.
Cet âge quelquefois adoucit ses misères,
Mais bientôt du trépas de nombreux émissaires,
D'une santé fragile interrompant le cours,
Viennent encore en foule, au déclin de ses jours,
Par de nouveaux tourmens troubler sa destinée.
Enfin, pour terminer sa vie infortunée,
La vieillesse, sur lui secouant ses glaçons,
Vient du feu qui l'anime éteindre les rayons.
   Du roi de l'univers tel est l'affreux partage;
Sa vie est de la mort un long apprentissage,

Et son cœur, dévoré d'impatiens désirs,
Rencontre la douleur même au sein des plaisirs :
Telle est, dans tous les temps, la loi de la nature.
A ces mots, de l'erreur j'entends le vain murmure :
« Garde-toi, me dit-elle, ô sophiste imposteur !
« D'accuser la nature ainsi que son auteur.
« N'impute qu'à toi seul ta pénible existence (1);
« Il fut un âge heureux où régna l'innocence,
« Où l'homme, encore enfant, satisfait de son sort,
« Goûtoit la volupté sans crime et sans remord,
« Où son cœur, délivré de soucis et d'alarmes,
« Sut connoître l'amour sans connoître les larmes :
« C'est alors qu'à l'abri des traits de la douleur,
« Dans la vertu suprême il trouva son bonheur.
« Mais sitôt que le crime eut, en brisant ses chaînes,
« Allumé le flambeau des passions humaines,
« La misère et l'orgueil, la douleur et l'ennui,
« Pour venger la vertu, vinrent fondre sur lui ;
« De ses premiers plaisirs le remords prit la place ;
« Et, pour mettre le comble à sa juste disgrâce,
« La mort vint de ses jours éteindre le flambeau,
« Et creuser, devant lui, son précoce tombeau.
« Pourquoi nous indigner d'un si triste héritage,
« Et nous plaindre des maux qui sont tous notre ouvrage?
« Le bonheur fut jadis le prix de la vertu ;
« La douleur n'appartient qu'à l'homme corrompu. »

Ainsi, justifiant le destin qui l'opprime,
Un austère censeur tonne contre le crime;
Ainsi les favoris du dieu de l'Hélicon,
Par des songes trompeurs séduisant la raison,
Viennent de l'âge d'or retracer les chimères,
Et peindre en traits de feu le bonheur de nos pères.
De ces peintres fameux j'admire les portraits,
Mais, loin de partager leurs frivoles regrets,
J'interroge le monde et les fastes des âges,
Et partout de la mort rencontrant les ravages,
Dans les siècles obscurs j'aperçois nos aïeux,
Condamnés à des maux peut-être plus affreux.
O toi, dont le pinceau sut, avec tant de gloire *,
De ces temps fabuleux nous crayonner l'histoire,
Cesse de réveiller des regrets superflus.
En vain, de l'âge d'or célébrant les vertus,
Les chants mélodieux de ta muse féconde
Séduisirent jadis tous les peuples du monde;
Le monde est détrompé de ces vieilles erreurs,
Et s'il faut à son crime imputer ses malheurs,
L'homme, dans tous les temps, en dépit de la fable,
Fut, comme il est encor, malheureux et coupable.

Et quel fut son destin, quand la terre au berceau
Prodiguoit ses trésors dans un monde nouveau?

* Ovide; *Métam.*

Hélas! loin de jouir d'une heureuse abondance,
Foible, timide encore et sans expérience,
Entouré d'ennemis qu'il ne connoissoit pas,
Chaque jour vers la tombe il marchoit à grands pas.
Tantôt, sur un rivage où mille herbes fleuries
Mêlent leurs doux parfums à l'émail des prairies,
D'un sommeil enchanteur savourant les pavots,
Sur un lit de verdure il goûte un doux repos;
Un sifflement soudain vient frapper son oreille,
Il s'élance, effrayé du bruit qui le réveille;
Ciel! le gazon perfide est rougi de son sang,
Une dent meurtrière a déchiré son flanc;
Il veut fuir, il chancelle, il demeure immobile,
Il tombe, empoisonné du venin du reptile,
Sur un tapis riant de verdure et de fleurs.
Là, de l'astre du jour évitant les ardeurs,
Pour éteindre le feu de sa brûlante haleine,
Du sommet des rochers il descend dans la plaine,
Et voyant aussitôt rouler à ses côtés
Un fleuve impétueux, dont les flots argentés
Précipitent au loin leur course vagabonde,
Il s'élance, ébloui du cristal de son onde:
Il approche sans crainte, il s'incline, et soudain
Le perfide élément l'engloutit dans son sein.

Plus loin, quel fruit doré devant lui se déploie?
D'une main téméraire il saisit cette proie,

Une liqueur suave inonde son palais;
Mais d'un fruit si charmant quels terribles effets!
Que vois-je? Infortuné! tu pâlis, tu chancelles,
La mort couvre tes yeux des ombres éternelles,
Ton sang a dans ton cœur interrompu son cours:
Vas-tu donc dans la tombe habiter pour toujours?
C'en est fait, du destin l'arrêt est immuable.
De ta mort cependant l'histoire déplorable,
En donnant un exemple à ta postérité,
Pourra dans d'autres temps servir l'humanité.
Oui, tes neveux instruits par ton expérience,
De nos infirmités cultivant la science,
Sauront braver un jour ce poison destructeur,
Et peut-être en tirer un suc réparateur (2).

De cet art précieux, dont tu chantes la gloire,
Muse, il est temps enfin de retracer l'histoire;
Montre-nous sa naissance au milieu des forêts,
Et l'homme encor sauvage et ses premiers essais.
Mais de l'esprit humain pour mieux tracer l'image,
Du grand maître d'Emile empruntons le langage:
De cet art qu'il combat par de vains argumens
Il va, sans le savoir, poser les fondemens.

« Quittons nos préjugés, et fuyant l'imposture, (3)
« Ecoutons, nous dit-il, la voix de la nature:
« Avant que la raison, trop féconde en erreurs,
« Sous son joug despotique ait asservi nos cœurs,

« Cette mère attentive a laissé dans notre âme
« Deux principes sacrés gravés en traits de flamme:
« L'un, présidant sans cesse au maintien de nos jours*,
« Soutient notre existence, en prolonge le cours,
« Et nous encourageant au sein de l'infortune,
« Nous fait aimer encore une vie importune;
« L'autre nous attendrit à l'aspect du malheur **,
« Il nous fait d'un ami partager la douleur,
« Et, malgré la raison, nous arrachant des larmes,
« D'une douce pitié nous fait goûter les charmes. »
Ainsi du cœur humain tu traces le tableau.
Daigne donc m'écouter, ô sublime Rousseau!
Je ne veux, avec toi, qu'observer la nature.
Quand, sur la terre encore errant à l'aventure,
L'homme sans préjugés, pour la première fois,
Aperçut son semblable étendu dans les bois,
Triste, morne, abattu, le regard immobile,
A la terre, en mourant, demander un asile;
Quel dut être d'abord son premier mouvement?
A l'aspect du malheur fut-il indifférent?
Non, non, de la pitié l'empreinte ineffaçable
L'intéresse ardemment aux maux de son semblable
Il partage déjà son malheureux destin,
Il l'arrose de pleurs, l'approche de son sein,

* L'amour de soi-même.

** L'amour de son semblable.

Et suivant les transports de son âme attendrie,
Il voudroit lui donner la moitié de sa vie.
Infructueux efforts! inutile pitié!
L'infortuné, mourant au sein de l'amitié,
D'une frêle existence abandonne le reste;
Et son ami, trompé par ce repos funeste,
Le croit enseveli dans les bras du sommeil,
Et, plein de confiance, il attend son réveil.

Mais, subissant bientôt les lois de la matière,
Ce corps inanimé rentre dans la poussière,
Et, laissant désunir ses élémens divers,
D'une vapeur infecte empoisonne les airs.
Le sauvage, étonné de ce nouveau prodige
Vainement, pour calmer la douleur qui l'afflige,
Loin de ce triste objet se détourne et s'enfuit:
Partout, de son ami l'image le poursuit,
En tous lieux, malgré lui, son âme intimidée
De ce spectacle affreux se retrace l'idée,
Et son cœur abattu frémit, au fond des bois,
En pensant à la mort, pour la première fois.
Mais enfin, revenu de sa frayeur extrême,
Il reprend son courage et s'écrie en lui-même:
« Quoi! des jours des humains est-ce là le tableau? (4)
« Cet immense univers n'est-il donc qu'un tombeau?
« Mon malheureux ami ne voit plus la lumière;
« Dois-je donc, comme lui, terminer ma carrière?

« Moi-même, quelque jour, ne pourrai-je échapper
« A ce bras inconnu qui vient de le frapper?
« Ah! tâchons, s'il se peut, de tromper sa vengeance,
« Hâtons-nous de sortir d'une longue ignorance,
« Hâtons-nous de connoître et de fuir le danger.
« Cherchons, loin de ces lieux, sous un ciel étranger,
« Un séjour plus tranquille et moins triste peut-être;
« Et de cet univers s'il nous faut disparoître,
« Tâchons de reculer ce moment incertain. »
Voilà, n'en doutons point, le premier médecin(5).
Guidé par la nature et par l'expérience,
Sur de foibles essais il fonda sa science:
Son bonheur fut d'abord l'objet de tous ses soins;
En bornant son étude à ses premiers besoins,
Il sut peut-être, au bout d'une longue carrière,
Distinguer du poison l'aliment salutaire,
Et sauver un ami que la faux du trépas
Eût, comme le premier, moissonné dans ses bras.
Mais dans ces premiers temps où l'homme, sans patrie,
Vivoit dans l'ignorance et dans la barbarie,
L'art, périssant bientôt avec son inventeur,
Recommençoit encore avec plus de lenteur,
Et faisoit, tous les jours, des progrès inutiles.
Enfin, loin des forêts et des rochers stériles,
Dans de riches vallons les humains transplantés
Firent naître les arts au milieu des cités.

On vit, dès ce moment, changer l'ordre du monde;
Le fer creusa la terre, et la terre féconde(6),
Du nouveau laboureur couronnant les efforts,
De ses flancs entr'ouverts lui livra les trésors.
Alors cet art sacré qui protége la vie,
Créé par la nature, accru par le génie,
Sur ces peuples nouveaux répandant ses bienfaits,
Etendit, chaque jour, sa gloire et ses progrès.
Par de sages mortels cultivé d'âge en âge,
Il fut à leurs enfans transmis en héritage,
Et, dans ces temps heureux, on le vit quelquefois
S'asseoir avec éclat sur le trône des rois.
Mais de tant de succès les glorieux exemples
Furent bientôt cachés dans l'enceinte des temples :
Dès lors plus de progrès; les ministres des dieux,
Loin d'augmenter encor ce dépôt précieux,
Loin d'agrandir un art encore dans l'enfance,
Firent, dans les cités, triompher l'ignorance,
Et pour mieux usurper le respect des mortels,
Cachèrent la science à l'ombre des autels.
Cependant, au milieu de cette nuit profonde,
Quel flambeau lumineux vient éclairer le monde?
C'est toi que j'aperçois, respectable vieillard;
Viens, ô fils d'Héraclide, ô père de mon art!
Viens consoler enfin l'univers qui t'appelle.
Approche, viens cueillir cette palme immortelle

Que t'offrent les humains pour prix de tes travaux.
Tu parois; où sont-ils ces orgueilleux rivaux
Qui flétrissoient ton art pour obscurcir ta gloire?
Ils ont fui; l'univers proclame ta victoire.
Dans leurs temples, en vain, les prêtres alarmés
Veulent cacher les arts avec eux enfermés;
Ils frémissent déjà, mais ta main tutélaire
Va chercher leurs secrets au fond du sanctuaire,
Rassemble les débris de ces vieux monumens,
Et d'un art immortel jette les fondemens.
Enfin, l'antique orgueil de la philosophie (7)
Reconnoît, à tes pieds, l'ascendant du génie,
La science, avec toi, vole au delà des mers,
Et des champs de la Grèce aux bouts de l'univers,
Ses progrès éclatans ne trouvent plus d'obstacles:
Tous les peuples, en foule, invoquent tes oracles,
La Grèce les célèbre, et la postérité
Les transmet, avec gloire, à l'immortalité.

Accourez maintenant, déclamateurs sublimes,
Voilà du saint vieillard les célèbres maximes,
Voilà les fondemens du plus noble des arts.
Venez, le glaive en main, attaquer ces remparts
Qui du temps destructeur ont bravé les ravages;
Qui, de tant d'ennemis méprisant les outrages,

Ne craignirent jamais le fer des conquérans,
Les fureurs des partis, ni l'orgueil des tyrans,
Ni les soldats affreux que le Nord fit éclore,
Ni l'ignorance enfin plus destructive encore.

FIN DU PREMIER CHANT.

LA

MÉDECINE VENGÉE.

CHANT SECOND.

Système de Zénon et des stoïciens relativement à la douleur. — Réfutation. — Système du fatalisme également réfuté. — Peste d'Athènes. — Anténor et Eucharis. — Dévouement d'Hippocrate. — Médecins qui l'ont imité. — Son ignorance et la leur, relativement au principe de la vie, justifiée. — Ses erreurs excusables.

Mon maître n'étoit plus; mais son heureux génie,
Veillant du haut des cieux sur sa triste patrie,
Par ses divins écrits la protégeoit encor.
Tranquilles possesseurs d'un si riche trésor,
Les enfans de la Grèce, heureux sous ses auspices,
A ce dieu tutélaire offroient leurs sacrifices,
Et plaçant son image au rang des immortels,
A côté de sa tombe érigeoient des autels.

Ses disciples déjà couvroient la terre entière,
Quand, sortant tout à coup du sein de la poussière,
Et du nom de vertu décorant sa fierté,
En dépit de la Grèce et de l'humanité,
Un sophiste orgueilleux vint, au sein du Portique,
Insulter sans pudeur à la pitié publique.
Entendez-vous sa voix retentir dans les airs (8)?
« Tout est bien, nous dit-elle, en ce vaste univers.
« Que m'importe Hippocrate et ses vaines sentences !
« Toujours calme et tranquille au milieu des souffrances,
« J'attendrai sans pâlir les arrêts du destin :
« De mes jours, s'il le faut, je hâterai la fin ;
« Mais content de mon sort, je mourrai sans me plaindre.
« Le sage, heureux partout, n'a jamais rien à craindre;
« Les maux les plus cruels, les plus affreux tourmens,
« Feroient pour l'ébranler des efforts impuissans ;
« Pour un homme insensible aux misères de l'homme,
« La douleur n'est qu'un nom, la mort n'est qu'un fantôme. »
Ainsi, pour nous conduire à la félicité,
Zénon chez les humains détruit l'humanité ;
La pitié dans son cœur vainement se récrie :
Des maux qu'il ne sent pas dédaignant la furie,
Il sait avec orgueil braver les coups du sort,
Et voir d'un œil content l'appareil de la mort.
Tel, lorsque l'Océan fait trembler ses rivages,
Le nocher, dans le port défiant les orages,

S'endort au bruit des vents qui sifflent dans les airs,
Tranquille spectateur du tumulte des mers.
Mais en vain ton esprit, philosophe impassible,
Aux traits de la douleur se croit inaccessible;
En vain, loin du péril défiant le trépas,
Tu méprises un art que tu ne connois pas :
Tes larmes quelque jour l'invoqueront peut-être.
O toi, digne héritier de l'orgueil de ton maître,
Fier Possidonius, si j'en crois tes discours,
Rien ne peut altérer le bonheur de tes jours;
Libre des préjugés qui tourmentent la vie,
Tu dois, par les bienfaits de la philosophie,
Coulant dans les plaisirs des jours purs et sereins,
Vivre toujours heureux en dépit des destins.
D'un mortel cependant est-ce là le langage?
Pourras-tu jusqu'au bout conserver ton courage?
Es-tu bien préparé? Quoi! la goutte en fureur,
A peine à son début, fait trembler ton grand cœur!
Ne peux-tu soutenir ses premières atteintes?
Ne peux-tu la domter et retenir tes plaintes?
Quels seraient donc tes cris, si l'acier inhumain
Dans ton sein palpitant se frayoit un chemin?
Si, contre ton audace unissant leur furie,
Mille maux conjurés se disputoient ta vie?
Fatigué de tourmens, consumé de langueur,
Pourrois-tu vivre encore et nier la douleur?

Tu réponds fièrement ; mais déjà ton visage
De tes maux, malgré toi, me retrace l'image :
Tu vis ; mais la douleur qui t'entraîne au cercueil,
Atteste ta folie, et trahit ton orgueil.
Tel est l'ordre éternel du maître du tonnerre :
Né pour subir le sort des enfans de la terre,
Comme eux, malgré ton maître et malgré tes sermens,
Tu dois vivre et mourir au milieu des tourmens.
« De ton art, diras-tu, quelle est donc l'imposture,
« S'il prétend résister aux lois de la nature,
« Et suspendre un moment l'arrêt du créateur ?
« Si tout être sensible est né pour la douleur ;
« Si tous les habitans que la terre fait naître
« Dans la nuit du tombeau doivent tous disparoître,
« Tu résistes en vain à tant d'infirmités :
« Ta tombe est déjà prête et tes jours sont comptés. »
Oui, tout doit s'engloutir dans la nuit éternelle,
J'entends déjà de loin le tombeau qui m'appelle ;
Je mourrai, je le sais : mon art ne prétend pas
M'arracher pour toujours au glaive du trépas ;
Mais il peut se flatter, malgré tes vains reproches,
D'en éloigner au moins les fatales approches ;
Il peut avec succès, par des secours certains,
A de longues douleurs arracher les humains ;
Et si, malgré ses soins, la nature succombe,
Les consoler encor sur le bord de la tombe.

Ici tu le verras, dans sa simplicité *,
Imitant la nature avec timidité,
Ecarter les périls suspendus sur nos têtes;
Là, dans un champ plus vaste étendant ses conquêtes**,
Tantôt de la nature exciter les efforts,
Tantôt, d'un sang brûlant modérant les transports,
Au milieu des écueils d'une mer en furie,
Ramener dans le port le vaisseau de la vie.
Ainsi, lorsqu'à travers des pays inconnus
Conduit par la victoire aux rives du Cydnus,
Du Perse efféminé le vainqueur intrépide ***
Faillit ensevelir dans ce fleuve perfide
Sa gloire encor naissante et ses jours triomphans,
Ton art, heureux Philippe, apaisant ses tourmens,
Sut ravir au trépas ce fils de la victoire,
Et rouvrir devant lui les portes de la gloire.
Mais ce n'est rien encor; de plus brillans succès
Vont de l'art salutaire attester les bienfaits.
Je peindrai dans le deuil les nations plongées,
Par des fléaux vengeurs les cités ravagées,
Et les peuples entiers, jouets de leur fureur,
Recouvrant, par ses soins, leur antique splendeur;

* Médecine expectante.

** Médecine agissante.

*** Alexandre.

Je parlerai des lieux, théâtres de sa gloire.
Et quel nom consacré par la main de l'histoire,
Quel obscur habitant des plus lointains déserts,
Quelle ville cachée au bout de l'univers,
N'a point de ses conseils éprouvé la sagesse?
C'est toi que j'en atteste, ô reine de la Grèce,
Cité, mère des arts, et si chère à Pallas *!
Tandis que, dans ton sein le démon des combats
Rappelant tes guerriers au bruit de son tonnerre,
Se préparoit encore à ravager la terre,
Un nouvel ennemi, plus terrible que Mars,
Vint apporter la mort jusque dans tes remparts.
Dans l'Afrique d'abord signalant sa furie,
Ce fléau destructeur, du fond de la Lybie
S'élance dans l'Egypte, et traversant les flots,
Vient sur l'aile des vents moissonner tes héros.
Rien n'annonçoit encor sa funeste présence :
Soudain, environné des flots d'un peuple immense,
En offrant à Pallas les tributs des mortels,
Le pontife sacré tombe au pied des autels.
Le peuple, à cet aspect plein d'une horreur subite,
Au fond du sanctuaire en vain se précipite ;
Par la contagion tour à tour infectés,
Tous, en le secourant, tombent à ses côtés.

* Athènes. (Voyez la note 9.)

De l'Attique aussitôt parcourant les rivages,
Le fléau sans contrainte exerce ses ravages;
Le laboureur surpris au milieu des sillons,
D'un sang contagieux infectant ses moissons,
Du ministre des dieux partage l'infortune;
L'orateur expirant au sein de la tribune,
Interrompt tout à coup ses éloquens transports,
Et descend du forum dans l'empire des morts.
Ceux-ci, des temples saints désertant les portiques,
Vont implorer l'appui de leurs dieux domestiques,
Et fondant leur espoir sur leur protection,
Se flattent d'échapper à la contagion.
Mais déjà de la mort le germe les consume,
Leur sang tumultueux dans leurs veines s'allume,
Et le feu qui jaillit de leurs yeux enflammés
Semble darder au loin des traits envenimés.
Bientôt leur front pâlit; une écume sanglante
S'écoule, en bouillonnant, de leur bouche béante;
Leur palais tout en feu, leur gosier ulcéré
D'une soif étouffante est encor dévoré,
Et du même poison leur poitrine infectée
Laisse à peine exhaler une haleine empestée.
Voyez ce frénétique en ses bouillans transports:
Sa peau froide, livide, insensible au dehors
N'offre au tact étonné qu'une masse indolente;
Mais son sang agité d'une fièvre brûlante

Offre au poison fatal un impur aliment,
Et d'un corps desséché nourrit l'embrasement.
Dans les convulsions d'un horrible délire
Il ressent, dans son cœur, un fer qui le déchire;
Enfin, le désespoir se joint à ses fureurs,
Il court, au sein des flots, terminer ses douleurs :
Le gouffre l'engloutit, et soulevant son onde,
Rejette les lambeaux de son cadavre immonde.
Le monstre cependant, redoublant sa fureur,
Sème partout la mort, l'épouvante et l'horreur.
Tout tombe sous les coups de sa faux redoutable :
Malheur au citoyen dont la main secourable
Offre à l'homme souffrant un secours généreux!
La mort, d'un même coup, les moissonne tous deux.
L'amitié, quelque temps, brave encor sa furie,
Mais enfin la terreur produit la barbarie :
Tous les cœurs sont fermés aux cris de la pitié,
L'amitié vainement implore l'amitié,
Le fils à la douleur abandonne son père,
La fille va périr loin des yeux de sa mère,
La nature frémit et n'a plus de pouvoir.
L'amour seul, triomphant d'un affreux désespoir,
Sût inspirer encore un dévoûment sublime.
De la contagion déplorable victime,
Eucharis expirante, au bord du monument,
D'une voix presque éteinte appeloit son amant,

Son amant jeune encor, qui, loin de sa maîtresse,
Couroit au champ d'honneur mériter sa tendresse.
Anténor est son nom; à peine a-t-il appris
Le danger effrayant qui menace Eucharis,
Il s'échappe, il renonce à la gloire des armes;
Il veut revoir encore et baigner de ses larmes
Cet objet ravissant dont les tristes appas
Semblent déjà flétris par la main du trépas.
Il arrive, il s'élance auprès de son amante;
Il colle sur sa bouche une bouche brûlante;
Il soupire, il l'appelle, il la rappelle encor.
O surprise! ô merveille! à la voix d'Anténor,
Eucharis se relève, et, d'une main glacée,
Embrasse son amant qui la tient embrassée;
Dans le sein de l'amour ils confondent leurs pleurs;
Eucharis aussitôt ne sent plus de douleurs,
Et cette tendre amante, à la tombe échappée,
Repousse au loin la mort que l'amour a trompée.

A l'aspect imprévu de ce bienfait des dieux
Anténor, le premier, pousse un cri vers les cieux
Et mêle aux chants d'amour les transports de la joie,
Mais du sort contre lui la fureur se déploie;
Du perfide poison la funeste vapeur
Du sein de son amante a passé dans son cœur:
Soudain le désespoir s'empare de son âme;
Sa langue se dessèche et sa tête s'enflamme;

Et son œil, insensible à la clarté du jour,
Ne connoît déjà plus l'objet de son amour.
O d'un destin cruel victime infortunée!
Quand la faux du trépas tranche ta destinée,
Malheureux! ouvre encor tes yeux appesantis,
Et vois couler les pleurs de la triste Eucharis;
Peut-être ses soupirs, ses baisers et ses larmes
A tes derniers momens mêleroient quelques charmes.
Hélas! tous ces regrets sont déjà superflus:
Eucharis presse encore un amant qui n'est plus;
Mais ses cris douloureux bientôt se font entendre,
D'un déluge de pleurs elle arrose sa cendre;
Et loin des murs d'Athène emportant ces débris,
Va conter ses malheurs aux échos attendris.

C'est ainsi que des dieux la fureur vengeresse
Moissonnoit sans pitié les enfans de la Grèce;
L'innocence, l'amour, le crime, la vertu,
Tout sous leur bras d'airain gémissoit abattu;
L'Attique à leur courroux paroissoit immolée,
Et de Pallas enfin la cité désolée
Ne voyoit dans ses murs que de pâles lambeaux,
Et des spectres errans au milieu des tombeaux.
O cité triomphante après tant de batailles,
O vous, braves guerriers, appuis de ses murailles,
Vous, de la liberté généreux défenseurs,
Des tyrans de l'Asie heureux triomphateurs,

Contre un tel ennemi, tremblans et sans défense,
Vous rappelez en vain votre antique vaillance;
Ce n'est point la valeur, ni le glaive de Mars,
Qui doit de ce fléau délivrer vos remparts:
C'est un simple mortel du fond de l'Ionie
Qui peut seul aujourd'hui sauver votre patrie.
Il affronte pour elle et les vents et les flots;
Et laissant loin de lui les rivages de Cos,
Guidé par Esculape, il vole dans Athènes.
Déjà des malheureux il adoucit les peines;
Déjà, luttant en vain contre son bras vengeur,
La mort, en frémissant, reconnoît son vainqueur,
Et voit sa faux sanglante à ses pieds renversée;
Déjà, par ses conseils jusqu'au ciel élancée,
La flamme dans les airs va chercher le poison
Et le germe fatal de la contagion.
L'air naguère infecté s'embellit et s'épure,
L'espoir renaît encore au sein de la nature,
Et la Grèce, arrachée à l'empire des morts,
Voit enfin la santé refleurir sur ses bords.

Du père de mon art ce bienfait est l'ouvrage;
C'est lui de qui l'exemple et le noble courage,
Retracés de nos jours par ses imitateurs,
Imposeront silence à tous ses détracteurs.
C'est lui qui dans Moscou, sous les glaces de l'Ourse *,

* Peste de Moscou, en 1771.

Par la main de Mertens, arrêta dans sa course
Un Fléau désastreux qui, malgré les frimas,
Sur les peuples du Nord vomissoit le trépas;
C'est lui qui dans Marseille, aux champs de la Provence*,
Sut arrêter la mort aux portes de la France,
Par la main de Didier et de ses compagnons **,
Dont un siècle de gloire a consacré les noms.
C'est lui qui, dans l'Egypte, assurant nos conquêtes***,
Illustra pour jamais le nom de Desgenettes,
Apprit à nos soldats, long-temps victorieux,
A vaincre, sans effort, un mal contagieux;
Et, relevant ainsi leur courage et leur gloire,
Sut, au sein du malheur, consoler la victoire.
C'est par de tels bienfaits que l'oracle de Cos,
Ainsi que le berger, protége le héros.

Mais, quand la terre entière admire son génie,
Pourquoi faut-il encor que la main de l'envie,
Versant sur ses lauriers son perfide poison,
Vienne attaquer sa gloire en outrageant son nom?
Déjà son vain courroux en murmures éclate.
« Non, ce n'est point, dit-elle, un bienfait d'Hippocrate,

* Peste de Marseille en 1720.

** Verny et Chycoineau.

*** Peste d'Egypte pendant la campagne de l'armée française, en l'an VI, VII et VIII.

« Non, jamais de son art les secours incertains
« N'ont pu tromper la mort et vaincre les destins.
« Quand le navigateur, affrontant la tempête,
« Sur un frêle vaisseau, court exposer sa tête;
« Lui-même il tient la rame, et son bras assuré,
« Maître du gouvernail qu'il dirige à son gré,
« Résiste, sans péril, aux caprices de l'onde.
« Mais cet homme immortel, cet oracle du monde,
« Dont la terre abusée admire les efforts,
« De la machine humaine a-t-il vu les ressorts (10)?
« De ce feu qui l'anime a-t-il connu l'essence?
« Ses écrits, sur ce point, montrent son ignorance.
« De quel droit, vain sophiste, a-t-il donc prétendu
« Diriger à son gré ce principe inconnu?
« Où sont les monumens qui parlent de sa gloire?
« Des maux qu'il a tracés j'interroge l'histoire;
« Et ces livres fameux, fruit de tant de travaux,
« A mes yeux étonnés n'offrent que des tombeaux *. »
Ah! tu frémis, sans doute, et ton âme agitée
A l'aspect du cercueil, recule épouvantée.
Tu fuis ces tristes lieux où règne la terreur;
Tu lances le mépris sur ce maître imposteur
Qui, de notre machine observant l'harmonie,
Dans le sein de la mort interrogea la vie.

* Asclépiade appeloit les livres des *Epidémies* d'Hippocrate, *des méditations sur la mort.*

De ta vaine pitié voilà donc tout le fruit!
Et tu crois qu'à ces mots, le genre humain séduit
Va de son bienfaiteur renverser les statues?
Non, non, dans tous les temps, vainement combattues
Les maximes, les lois du maître que je sers
Feront vivre sa gloire autant que l'univers.
Et qu'importe aux progrès de l'art qu'il a fait naître
L'essence d'un principe inutile à connoître?
Que Newton, ce mortel dont l'œil audacieux
Apprit à mesurer l'immensité des cieux,
Qui sut de l'univers dévoiler la structure,
De la loi qu'il annonce explique la nature.
Que le grand Lavoisier, au sein de ses fourneaux,
Montrant d'un élément les élémens nouveaux,
Nous dise quelle force, opérant ces mystères,
Fait combiner entre eux deux principes contraires,
Les confond, les sépare ou les unit soudain.
Que Linné, que Jussieu, que Decandolle enfin
Nous expliquent pourquoi, sans cesse rajeunie,
La sève dans les airs va répandre la vie;
Pourquoi ce foible grain dans la terre enfermé,
Récompensant bientôt la main qui l'a semé,
S'accroît, se développe, et, par son abondance,
Va du cultivateur consoler l'indigence.
Tout se tait; la nature, à leurs yeux indiscrets,
D'un voile impénétrable a couvert ses secrets.

Diras-tu, cependant, que ces hommes célèbres,
Egarés sans retour dans le sein des ténèbres,
N'ont acquis aucun droit aux respects des mortels ?
Ah! je vois ton encens fumer sur leurs autels;
Je t'entends, le premier, rendre hommage à leur gloire;
Et pourquoi, d'Hippocrate outrageant la mémoire,
Fais-tu de ses bienfaits l'objet de tes mépris?
Ses travaux, à tes yeux, ne sont-ils d'aucun prix?
Veux-tu de ses succès d'éclatans témoignages?
De la Grèce, avec moi, viens, parcours les rivages.
Sortez de vos tombeaux, montrez-nous ses lauriers,
Vous, enfans de la Thrace, et vous, peuples guerriers,
Que son art bienfaiteur, dans l'enceinte d'Athène,
Sut ravir au ciseau de la parque inhumaine.
  Dites-nous quelle main, soulageant vos douleurs,
De la contagion fit cesser les fureurs;
Venez à tant de voix joindre encor vos hommages;
Vous qui, de la douleur éprouvant les ravages,
Avez, dans tous les temps et dans tous les climats,
Ressenti ses bienfaits, même après son trépas.
Venez de ce grand homme affermir les trophées;
Et la haine et l'envie à jamais étouffées,
Au pied de ses autels n'oseront plus enfin
De leur bouche perfide exhaler le venin.
  Ne crois pas cependant, qu'adorateur servile,
Je rende à sa mémoire un hommage stérile;

J'ai vu dans ses écrits de légères erreurs ;
J'ai, de sa bouche même, entendu ses malheurs (11).
Mais quoi ! l'esprit humain peut-il être infaillible ?
Regarde ce guerrier dont le bras invincible
Conduit au champ d'honneur les fiers enfans de Mars :
Ose-t-il se flatter qu'au milieu des hasards,
Fidèle à ses drapeaux, la main de la victoire
Couronnera son front des lauriers de la gloire ?
Vois ce navigateur, le gouvernail en main,
Cherchant, au sein de l'onde, un rivage lointain ;
Quand l'aquilon fougueux sifflera sur sa tête,
Est-il sûr d'échapper aux coups de la tempête ?
Combien d'infortunés, en entrant dans le port,
N'ont-ils pas rencontré le naufrage et la mort ?
Hippocrate plus sage et non moins intrépide,
Sur des bords inconnus marcha seul et sans guide ;
Loin du but, il est vrai, quelquefois emporté,
Il a pu s'égarer, et, pour la vérité,
Dans l'ombre de la nuit, saisir un vain fantôme ;
Mais toutes ses erreurs sont celles d'un grand homme.
  Tel ce chantre fameux, dont l'éloquente voix
Du plus vaillant des Grecs célébra les exploits,
S'abaisse quelquefois du haut de l'empyrée ;
Mais, revolant bientôt vers la voûte azurée,
Au milieu des éclairs se dérobe à nos yeux,
Et va s'asseoir encor dans le sénat des dieux.

LA
MÉDECINE VENGÉE.

CHANT TROISIÈME.

Variations de la médecine. — Justification. — Ses changemens et ses progrès accusés et justifiés. — Découvertes de nouveaux remèdes en médecine comparées à l'invention de la poudre à canon dans l'art militaire. — Médecins des armées. — Digression sur les hôpitaux. — Puissance de la nature. — Son impuissance. — Union intime de la médecine et de la chirurgie.

Toi qui, sur l'Hélicon, loin des yeux du vulgaire,
As guidé jusqu'ici ma course téméraire,
Sur ce mont escarpé viens affermir mes pas :
L'erreur m'appelle encore à de nouveaux combats.
Fidèle à tes leçons, j'ai déjà fait connoître
La gloire de mon art et le nom de mon maître :
De ses nobles travaux le sophiste étonné
Aux pieds de son autel est déjà prosterné ;
Malgré lui cependant sa fierté s'humilie ;
Bientôt il se relève, il frémit, il s'écrie :

« Oui, je veux rendre hommage à ce divin vieillard (12)
« Qui porta jusqu'au ciel la gloire de son art,
« Il a sur tous les cœurs des droits bien légitimes.
« Mais vous qui prétendez suivre encor les maximes,
« Et marcher sur les pas de ce législateur,
« Pourquoi, toujours rangés du parti de l'erreur,
« Avez-vous, tant de fois, sous une autre bannière,
« De ce flambeau sacré repoussé la lumière?
« A peine ce grand homme a-t-il, par ses travaux,
« Au joug de la raison enchaîné ses rivaux,
« De sa gloire soudain méditant la ruine,
« Je vois Asclépiade attaquer sa doctrine,
« Déchirer sans pudeur ses livres immortels,
« Et, pour mieux l'outrager, usurper ses autels.
« Thémison, après lui, signalant son audace,
« Vient lui ravir l'empire, et régner à sa place:
« Mais, s'élevant bientôt contre ces novateurs,
« Galien dans l'oubli fait rentrer leurs erreurs,
« De leurs subtilités dévoile l'artifice,
« Et, pour bâtir lui-même un nouvel édifice,
« Fait briller un moment les oracles de Cos.
« Mais tout, après sa mort, rentre dans le chaos:
« La raison vainement cherche à se faire entendre.
« Enchaîné sous le joug du maître d'Alexandre *,

* Aristote.

« L'Arabe, satisfait de son autorité,
« Croit toujours sur ses pas trouver la vérité.
« L'alchimiste, enivré d'une folle manie,
« Cherche, au fond d'un creuset, l'élément de la vie.
« Voyez ce géomètre, un compas à la main,
« Soumettant au calcul les lois du corps humain :
« Voyez de tous côtés l'orgueil et le sophisme
« Exerçant à l'envi leur affreux despotisme,
« Par un frivole éclat séduisant tous les cœurs,
« Et de tous les partis consacrant les erreurs.
« Dois-je peindre de Stahl la Germanie esclave,
« Ou l'Europe enchaînée au char de Boërhaave ?
« Tour à tour combattus, triomphans tour à tour,
« Leur empire s'élève et tombe en seul jour :
« Mais, renaissant bientôt dans de nouveaux systèmes,
« L'erreur proclame encor ses oracles suprêmes ;
« Et l'humble vérité, qui se montroit en vain,
« Livrant à l'empirisme un art trop incertain,
« De ses persécuteurs déserte les écoles,
« Et dévoue au mépris leurs disputes frivoles.
« Voilà de la science un fidèle tableau.
« Une foible lumière éclaira son berceau ;
« Mais bientôt, égarée au milieu des orages,
« Ses pas furent marqués par autant de naufrages,
« Et cet art, inventé pour triompher du sort,
« Devint, dans tous les temps, l'instrument de la mort. »

Insensé! dis plutôt le soutien de la vie.
Sais-tu bien que cet art, dont la haine et l'envie
Tentèrent mille fois de briser les autels,
Fut toujours protégé par des noms immortels?
Sais-tu bien qu'au milieu des siècles de ténèbres,
On le vit enfanter des ministres célèbres,
Qui, des lois de la vie habiles scrutateurs,
Des préjugés du temps furent toujours vainqueurs?
Quelques-uns, il est vrai, dans leur marche incertaine,
Payèrent leur tribut à la foiblesse humaine;
Et, de la vérité désertant les drapeaux,
Prêtèrent à l'erreur l'éclat de leurs pinceaux.
Mais si, dans leur orgueil, d'ambitieux sectaires
Ont osé violer les lois les plus sévères,
En flétrissant les noms de ces profanateurs,
Doit-on flétrir les lois dont ils sont infracteurs?
Laissons Asclépiade, avec tous ses émules,
Enfanter à loisir des projets ridicules;
Laissons dormir en paix l'ombre de Thémison :
Oublions Paracelse, ainsi que Van-Helmon.
En vain de leurs écrits les couleurs mensongères,
Dans des temps d'ignorance, ont ébloui nos pères;
Aux pieds de la raison leur empire est tombé,
Et sous la faux du temps leur gloire a succombé.
Un seul temple, debout sur les débris des âges,
De vingt siècles passés brave en paix les outrages,

Et de ses murs fameux l'antique majesté
Annonce encor sa gloire à la postérité.
Pontife de ce temple, Hippocrate, ô mon maître!
Si jadis devant toi l'erreur osa paroître;
Si tes autels par elle ont été profanés,
De lauriers immortels tes livres couronnés
Ont vaincu sans effort ces fragiles obstacles,
Et de la vérité sont encor les oracles.

Et vous, dont les écrits justement révérés,
Nous transmirent jadis ses préceptes sacrés;
Vous qui, marchant toujours sur les pas de ce sage,
Avez su conserver un si noble héritage,
Eloquent Arétée, illustre Aurélien,
Et toi, plus grand encore, immortel Galien,
Qui, dans Rome étonnée, éternisas ta gloire :
Oui, gravés sur les murs du temple de Mémoire,
Vos noms brillent encore au sein du Panthéon;
Oui, vos sages écrits dictés par la raison,
Interprètes sacrés des lois de la nature,
Sont encor de notre art la source la plus pure.

C'est vous dont les leçons inspirèrent jadis
Sydenham et Baillou, vos disciples chéris;
C'est vous qui, sur leurs pas, dans la même carrière,
Guidâtes par la main Forestus et Rivière;
C'est vous qui conduisiez et Fernel et Duret,
Et Stahl et Boërhaave, et Barthez et Fouquet;

C'est vous enfin, c'est vous qui conduisez encore
Ces prêtres immortels du temple d'Epidaure,
Dont les jours, consacrés au bonheur des Français,
Remplissent l'univers du bruit de leurs succès.
  Quelquefois séparés dans leurs marches savantes,
On les voit suivre encor des routes différentes;
Mais pourquoi s'étonner de leur diversité?
Dans un sentier étroit le génie arrêté
Doit-il baiser sa chaîne, et ramper en esclave?
Que m'importe que Stahl combatte Boërhaave,
Si je vois leur génie affranchi de ses fers
Atteindre au même but par des chemins divers?
Dans ces combats douteux qu'enfante la nature,
La vérité jaillit du sein de l'imposture
Et d'un nouvel éclat fait briller la raison.
  Tel, de ses feux brûlans éclairant l'horizon,
Malgré les vents fougueux qui grondent sur nos têtes,
L'astre brillant du jour chasse enfin les tempêtes,
Répand partout la joie et la fécondité,
Et rend à l'univers toute sa majesté:
Ainsi l'art salutaire, après quelques naufrages,
Triomphateur de l'onde, et vainqueur des orages,
Raffermi désormais sur ses vieux fondemens,
Règne sur les débris de la mort et du temps.
  Cesse donc désormais tes reproches frivoles:
La raison, triomphante au sein de nos écoles,

Voit enfin le sophisme asservi sous sa loi;
Et le fils d'Héraclide est lui seul notre roi.
« Votre roi? direz-vous. Ah! si ce grand génie
« Reparoissoit encore au séjour de la vie,
« Si, des rives du Tage à l'empire des Czars
« Il pouvoit, un moment, promener ses regards;
« Pourrait-il, sans frémir, voir dans son sanctuaire
« De tant de nouveautés l'assemblage adultère?
« De nos infirmités les tableaux confondus
« Viendroient s'offrir à lui sous des traits inconnus.
« Partout des noms nouveaux frapperoient ses oreilles;
« De mon art, diroit-il, voilà donc les merveilles,
« Voilà donc tout le fruit de vos savans efforts!
« Ingrats! de mes écrits vous vantez les trésors,
« Mais, pour vous élancer loin des routes communes,
« Vous avez secoué ces chaînes importunes,
« Et cherché, loin de moi, sur des bords étrangers,
« Des remèdes trompeurs et des arts mensongers.
« Par ce luxe frivole enfant de l'imposture,
« Croyez-vous à vos lois asservir la nature?
« Et, par ces vains secours, prodigués à grands frais,
« De ma simplicité surpasser les bienfaits?
« Non, non, de tant de biens la stérile abondance
« Pire que tous les maux qu'enfanta l'ignorance,
« En trompant les humains, avilit à leurs yeux,
« Le plus noble des arts et le plus précieux. »

Voilà donc les discours qu'on nous force d'entendre ;
Ah ! si, loin de la tombe où repose sa cendre
L'âme de ce héros protecteur des humains
Contemple quelquefois l'ouvrage de ses mains ;
Du sein de l'Eternel, crois-tu que son génie
Dédaigne ces progrès dont l'art se glorifie ?
La terre vierge encor, dans de nouveaux climats,
Nous prodigue des biens qu'il ne connoissoit pas.
Que dis-je ? l'Océan, jadis l'effroi du monde,
Apportant à nos pieds le tribut de son onde,
D'un nouveau continent nous offre les trésors :
Et ces biens précieux conquis par nos efforts,
Et des siècles passés la longue expérience
N'auroient point d'Esculape agrandi la science ?
Qu'allais-tu donc chercher au sein des vastes mers (13),
Toi, qui fis voir au monde un nouvel univers ? *
Et toi, qui moins heureux, dans de lointains parages,
D'une mer inconnue affrontant les orages
Aux rives de Sandwich rencontras le trépas ? **
Et toi qu'un sort funeste entraîna sur leurs pas,
Mortel infortuné, dont la France éplorée
Demande en vain la cendre à l'onde hyperborée ? ***

* Christophe Colomb.

** Cook.

*** La Peyrouse.

Sous un ciel inconnu que cherchiez-vous encor?
O vous dont le génie est le plus beau trésor *,
Illustres compagnons, dont un Dieu tutélaire
Vient de guider les pas dans un autre hémisphère?
Pourquoi, si vos efforts doivent être impuissans,
Sur les confins du monde, exiler vos talens?
Venez chercher la gloire aux rives de la Seine....
Mais non, de la science étendez le domaine,
Poursuivez à grands pas vos travaux immortels,
Par de nouveaux bienfaits méritez nos autels,
Et l'Europe, à vos pieds, en dépit de l'envie,
Vous paîra le tribut qu'elle doit au génie.

Pour toi, grave censeur, dont la fière raison
Craint de s'humilier sous le joug d'un grand nom;
Toi qui, pour affoiblir leur gloire et nos hommages,
Oses de leurs travaux nier les avantages,
Ecoute: Quand ton âme, au milieu des combats,
Dans les airs ébranlés d'un horrible fracas,
Entend gronder ce bronze, image du tonnerre,
Qui décide à son gré du destin de la terre,
Oserais-tu douter que ce feu destructeur (14)
N'ait hâté les progrès de l'art dévastateur?
Penses-tu que, sans lui, sur des plages lointaines,
L'Américain superbe eût accepté des chaînes?

* MM. de Humbold et Bonpland.

Penses-tu que, sans lui, les bataillons français,
D'un maître ambitieux secondant les projets,
Des glaces de Moscou jusqu'aux remparts du Kaire,
Eussent vu leurs drapeaux?..... Qu'ai-je dit, téméraire?
Dois-je ici comparer l'art sanglant d'Annibal
A l'art conservateur d'Hippocrate et de Stahl?
Dois-je parler encor des maux de ma patrie?
Malheureux! trop long-temps la discorde ennemie
De l'Europe contre elle arma les nations,[1]
Et du sang des Français inonda ses sillons:
Mais dans ces jours sanglans où brilla leur courage,
J'ai vu, parmi les morts, dans le sein du carnage,
Les enfans d'Esculape, ainsi que nos guerriers,
Dans les champs de l'honneur moissonner des lauriers.

Je ne te peindrai pas ces mortels magnanimes
A la mort étonnée arrachant ses victimes,
Et bravant mille fois les foudres des combats
Pour apporter la vie au séjour du trépas.

Ma muse, avec respect, honorant leur mémoire,
De peur de l'affoiblir, n'ose chanter leur gloire:
Mais si leur dévoûment ne peut toucher ton cœur,
Viens, au sein de la paix, contempler le malheur;
Entre dans cet asile, où repose en silence
La pitié, seul appui de la triste indigence.
C'est là que la douleur, érigeant ses autels,
Sous ses traits déchirans fait gémir les mortels;

Tout inspire, en ces lieux, le respect et la crainte.
Parcourons, à pas lents, cette lugubre enceinte.
Vois-tu ces malheureux, dont les corps languissans,
Sur les bords infectés des marais croupissans
Puisèrent le venin qui consume leur vie?
La nature succombe, et la Parque ennemie
Déjà du coup fatal a menacé leurs jours:
Mais l'art possède encore un utile secours:
Pour extirper le mal jusque dans ses racines (15),
Il leur offre déjà ces écorces divines
Que les monts du Pérou cachoient à nos aïeux:
Soudain, l'heureux emploi de ces bois précieux
Fait briller à leurs yeux une nouvelle aurore,
Et des bords de la tombe il les rappelle encore.
Plus loin, quels cris affreux entends-je retentir?
Que vois-je? C'est ici que l'humble repentir
Sur un lit de douleur vient expier ses crimes.
Perfide volupté! ce sont là tes victimes;
Un instant de plaisir a causé leurs malheurs.
Vous verrez cependant la fin de vos douleurs,
Mortels infortunés! bientôt l'art salutaire
Détruira, dans vos cœurs, les poisons de Cythère.
De ces lieux infectés détournons nos regards.
Mais quels sont ces lambeaux et ces membres épars?
Approchons: j'aperçois les enfans de Bellone.
Sur ces lits de lauriers, que la gloire environne,

Admirons un moment ces valeureux soldats,
Qui respirent encor la guerre et les combats.
Les vois-tu, sans se plaindre, au milieu des tortures,
D'un œil tranquille et fier contempler leurs blessures,
Et, d'une mort tardive accusant la lenteur,
S'indigner de périr loin des champs de l'honneur?
O héros! dont la gloire est l'idole chérie;
Ah! vous vouliez sans doute, en vengeant la patrie,
De vos chers compagnons partager les lauriers,
Et mourir avec eux de la mort des guerriers!
Votre sort est plus doux : le dieu de la victoire
Veut encor vous conduire au chemin de la gloire;
La patrie, attentive au salut de vos jours,
A déjà d'Esculape imploré le secours.
Vivez, braves guerriers, pour la défendre encore,
Et, des bords de la Seine aux déserts de l'Aurore,
De l'art conservateur publiant les bienfaits,
Soyez toujours la gloire et l'appui des Français.
De mon art maintenant nîras-tu la puissance,
Toi, qui croyois naguère avec tant d'assurance
Détromper les humains, si long-temps engagés
Sous le joug imposant de ces vains préjugés?
Peut-être cependant viendras-tu dire encore
Qu'il n'est point de lauriers pour le dieu d'Epidaure,
Et que tous les succès dont se vante son art
Sont dus à la nature, ou plutôt au hasard.

Le hasard! à ce mot, que ta bouche prononce,
Je n'opposerai point une vaine réponse :
Le hasard n'est qu'un nom, et ce nom, tu le sais,
De la philosophie est banni pour jamais.
Le nom de la nature est plus heureux sans doute (16);
C'est elle, je le sais, qui nous montre la route;
C'est elle, dont mon art emprunte le flambeau
Pour marcher, sans péril, dans la nuit du tombeau;
C'est elle seule enfin qui conserve sans peine
Les fragiles ressorts de la machine humaine,
Quand de nos passions le poison destructeur
N'a point usé sa force et détruit sa vigueur :
Mais lorsque du plaisir l'amorce enchanteresse,
En déité suprême érigeant la mollesse,
A déjà de la vie épuisé les ressorts,
Que peut-on espérer de ses foibles efforts?
  Que peut-elle opposer à ces fièvres brûlantes
Qui, portant la terreur dans les villes tremblantes,
Vont, du fond des marais aux bords les plus lointains,
Dans la fleur de leurs jours, moissonner les humains?
  Que peut-elle opposer à ces poisons perfides
Qui, jusque dans leur source, infectant nos liquides,
Font souvent succéder avec rapidité
Les cyprès de la tombe aux fleurs de la santé?
  Eh quoi! lorsque la mort encore plus terrible,
Sous l'aspect d'une pierre ou d'un ulcère horrible,

Vient fixer son séjour dans mes flancs déchirés,
Ou ronger lentement mes membres ulcérés,
De cet affreux vautour éternelle pâture,
Dois-je livrer ma vie aux soins de la nature,
Et mépriser un art qui fut créé pour moi?
Non, généreux Percy, je m'abandonne à toi :
De l'acier salutaire arme ta main savante;
Ouvre, sans balancer, une route sanglante;
Arrache de mon flanc ce caillou destructeur;
Viens, ministre sacré d'un art conservateur;
Emporte ces lambeaux dont la vapeur funeste
Bientôt d'un sang impur infecterait le reste :
Sois sourd à tous mes cris, et, cruel par pitié,
De mon corps mutilé conserve la moitié.

En vain prétendroit-on, par un nouvel outrage (17),
Du monarque de Cos divisant l'héritage,
Séparer de son art tes lauriers immortels,
Et dans le même temple élever deux autels.
Laissons au préjugé, laissons à l'ignorance,
Une erreur si funeste au bien de la science.
Le sceptre d'Hippocrate, à jamais respecté,
En passant, d'âge en âge, à sa postérité,
Fut remis, tout entier, dans la main d'un seul homme.
Jamais, dans les beaux jours de la Grèce ou de Rome,
Vit-on les vrais enfans de ce divin vieillard
Partager son empire, et diviser son art?

Non; l'antique laurier qui, du sein d'Epidaure,
Va répandre ses fruits du couchant à l'aurore,
Croît sur un tronc unique, et ses rameaux sacrés
En deux faisceaux épars ne sont point séparés.
C'est de leur union que dépend leur puissance :
La nature, en formant leur antique alliance,
Par des nœuds immortels les unit à jamais,
Et confondit ainsi leur gloire et leurs bienfaits.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

LA

MÉDECINE VENGÉE.

CHANT QUATRIÈME.

Hygiène. — Son utilité dans l'agriculture, dans la guerre, dans la navigation, dans les arts, dans le commerce. — Desséchement des marais. — Aquéducs de Rome, de Londres, de Paris. — Objections réunies de Pline et de Jean-Jacques. — Réfutation. — Sentiment de Caton sur la médecine. — Histoire rapide de cet art sous les empereurs, dans le moyen âge, à la renaissance des lettres. — Ecoles de Salerne, de Montpellier, de Paris, etc.

Enfin, de la pitié quittant le sanctuaire,
Fuyons de la douleur l'asile solitaire;
Ce n'est plus désormais au sein des malheureux
Que l'art va prodiguer ses secours généreux;
Leurs cris ont trop long-temps fatigué nos oreilles,
Je vais peindre aujourd'hui de plus grandes merveilles (18).
Muse, encore un moment, viens guider mon pinceau.
J'ai montré jusqu'ici l'art vainqueur du tombeau

Au glaive du trépas opposant sa puissance,
Et de l'homme souffrant protégeant l'existence;
Mais ce n'est pas assez pour cet art bienfaisant
D'arracher à la tombe un mortel expirant;
Avant qu'un sort funeste annonce sa ruine,
Il veut de ses malheurs prévenir l'origine;
Et, parmi les écueils dont il est entouré,
Lui préparer d'avance un refuge assuré.

Suivons l'homme sauvage errant dans les montagnes,
Le laboureur tranquille au milieu des campagnes,
Le guerrier dans les camps, le nocher sur les mers,
Le roi sous les lambris, l'esclave dans les fers;
Partout, l'heureux appui de sa main protectrice,
Du bonheur des humains affermit l'édifice.

Voyez-vous, dans les champs, les enfans de Cérès,
Par des soins assidus cultivant les guérets,
Hâter les fruits tardifs que la nature enfante?
Toujours prête à répondre à leur avide attente,
La terre va bientôt, par des présens nouveaux,
Récompenser leur zèle et payer leurs travaux:
Mais parmi les trésors que son sein fait éclore,
Parmi ses plus beaux dons, elle leur offre encore
Des présens dangereux et d'impurs alimens
D'un trépas assuré malheureux instrumens.
Oui, malgré tous les soins d'une sage culture (19),
La Carie et l'Ivraie, avec la Rouille impure,

L'Ergot dévastateur et le triste Charbon,
Mêlent au pur Froment leur funeste poison;
Sous un goût imposteur cachent leur perfidie,
Et font germer la mort à côté de la vie.
De ces présens trompeurs, de ces grains étrangers,
Quel autre que mon art peut montrer les dangers?
Lui seul, instruit des maux que leur emploi fait naître,
A des signes certains apprend à les connoître,
Enseigne au laboureur l'art de s'en garantir,
Et, sous son toit rustique appelant le plaisir,
Y maintient la santé, sa compagne éternelle.
  Au milieu des dangers où la gloire l'appelle (20),
Le guerrier, sous ses lois, goûte encor le bonheur.
  Mais celui qui, des flots dédaignant la fureur (21),
Sur un léger esquif parcourt la terre entière,
Parviendroit-il jamais au bout de sa carrière,
Si de cet art sacré les précieux secours,
Aussi-bien que les vents, ne protégeoient son cours?
  Voyez du fier Anson le courage intrépide,
A travers les écueils d'un élément perfide,
Vers des mondes nouveaux se frayer un chemin.
L'œil fixé vers le pôle et la rame à la main,
Il brave le naufrage et trompe la tempête;
Mais en vain le zéphir qui vole sur sa tête
Ecarte loin de lui la foudre et les éclairs
Et guide son vaisseau sur la route des mers:

Un fléau plus terrible encor que les orages *
Vient sur ses compagnons déployer ses ravages
Et livrer à la mort ces hardis matelots
Qui, d'un bras vigoureux, luttant contre les flots,
Maîtrisoient à leur gré le courroux de Neptune.
   Instruit par leur exemple et par leur infortune,
Cook de l'art salutaire écoute les leçons,
Et bientôt son vaisseau, bravant les aquilons,
Se fraie, au sein des mers, une route inconnue.
Trois fois du globe entier il parcourt l'étendue,
Et trois fois, par ses soins, garantis de la mort,
Ses compagnons vainqueurs s'embrassent dans le port.
   Mais laissons les nochers triompher des tempêtes.
Pour offrir à nos yeux de plus nobles conquêtes,
L'art nous appelle encore au milieu des cités :
Là, sa main libérale, à flots précipités,
Répandant les trésors de son urne féconde,
Entretient l'abondance et le bonheur du monde ;
Là, d'un rayon propice éclairant les beaux arts,
D'un luxe dangereux il prévient les écarts,
De l'artisan grossier protége l'humble asile ;
Et, mariant partout l'agréable à l'utile,
Des chaumières du pauvre aux plus riches palais,
Va, d'une égale ardeur, prodiguer ses bienfaits.
   Tantôt, accusateur d'un commerce homicide,

* Le scorbut.

Il dévoile la fraude et l'astuce perfide
D'un vil empoisonneur dont la cupidité
Des présens de Bacchus corrompt la pureté *.
Tantôt, perçant l'horreur d'un obscur labyrinthe **,
Du palais de Thémis il éclaire l'enceinte,
Arme du fil fatal la main des magistrats,
Arrache l'innocence au glaive du trépas;
Et, dans le sang du crime effaçant son injure,
Satisfait la justice en vengeant la nature.
Voyez-vous ces coteaux et ces vallons rians
Où Cérès et Pomone unissent leurs présens?
Naguère, des marais l'exhalaison sinistre,
Des fureurs de la mort implacable ministre,
Dévastoit les cités qui brillent sur ces bords.
Mais l'art conservateur, par de nobles efforts,
De ces tristes fléaux arrêtant les ravages,
A déjà de moissons couronné ces rivages,
Et la faux du trépas, désertant ces marais,
A cédé la victoire à la faux de Cérès.
Quels sont ces monumens que sa main tutélaire
Cache avec tant de soins aux regards du vulgaire?
Pourquoi tous ces conduits et ces chemins secrets
Dans le sein de la terre enfouis à grands frais ***?

* Falsification du vin.

** Médecine légale, ou jurisprudence médicale.

*** Aquéducs.

C'est là que des cités entraînant les souillures,
Loin des rayons du jour, coulent des eaux impures
Qui, suivant lentement des canaux souterrains,
Vont, dans le sein des mers ou des fleuves voisins,
Engloutir chaque jour ces matières immondes.
Ainsi de ce grand art les ressources fécondes,
Au milieu de nos murs, renfermant la santé,
Répandent l'abondance et la salubrité
Dans le sein des états soumis à sa tutelle.
Ainsi, des nations la reine et le modèle,
Rome, au dieu d'Epidaure asservissant les arts,
A côté des palais où siégeoient les Césars,
Fit creuser des canaux d'une immense étendue,
Pour qu'une onde propice, à grands flots répandue,
En lavant son enceinte, allât, loin de ses murs,
Du Tibre limoneux grossir les flots impurs...
De ces beaux monumens de la grandeur romaine
L'Europe admire encor la pompe souterraine;
Déjà même Albion, après de longs travaux,
Renferme dans son sein des monumens égaux,
Et la Seine, du Tibre orgueilleuse rivale,
Embellissant Paris de son onde royale,
De ses murs arrosés traîne au loin ses débris.
Cependant de l'erreur j'entends encor les cris:
« A quoi sert, nous dit-elle, un luxe si frivole?
« Lorsque Rome naissante, au sein du Capitole,

« De ses premiers guerriers consacrant les exploits,
« Suspendoit à ses murs les dépouilles des rois;
« Lorsque, dans ses remparts enchaînant la victoire,
« La vertu sous le chaume allait cacher sa gloire;
« Lorsque les Scipions et les grands Fabius,
« Sur les pas de Camille ou de Fabricius,
« Conduisant aux combats une illustre jeunesse,
« Savoient à la valeur allier la sagesse,
« D'Esculape jamais les sinistres enfans
« N'osèrent pénétrer dans ses murs triomphans.
« La vertu veilloit seule à la santé publique.
« Mais sitôt qu'après eux le luxe asiatique,
« Enervant les Romains avilis dans ses fers,
« Eut enfin vaincu Rome et vengé l'univers,
« De ce dieu mensonger la fatale science
« De l'empire ébranlé hâta la décadence;
« Le Romain, jusqu'alors si fier dans les combats,
« Apprit à reculer à l'aspect du trépas,
« Et des peuples vaincus sollicitant des chaînes,
« De l'empire du monde abandonna les rênes.
« De cet art en effet tel est le triste fruit:
« Plus funeste aux humains que les maux qu'il détruit,
« En guérissant le corps, il flétrit le courage (22),
« Il nourrit dans nos cœurs l'amour de l'esclavage,
« Il nous plonge vivans dans l'horreur des tombeaux.
« Qu'importe que son bras, triomphant de nos maux,

« De ce triste séjour évoque un vain fantôme ?
« Il me montre un cadavre à la place d'un homme ;
« Et ce froid simulacre, ennuyé de son sort,
« Ne vit plus désormais que pour craindre la mort.
« Voilà de ce grand art la profonde sagesse :
« Loin d'enseigner à l'homme à vaincre sa foiblesse,
« Il dégrade son cœur et lui vend la santé,
« Au prix de son courage et de sa liberté. »
Ainsi de la raison le ministre suprême,
Rousseau, contre mon art fulminant l'anathème,
De sa plume éloquente épuise la vigueur.
Dites-moi cependant, ô sublime orateur!
Quand, sous les murs fumans de Pergame en alarmes,
Mêlant une autre gloire à la gloire des armes,
Le sage Podalyre ou le grand Machaon *
Cultivoient sans rougir l'art du fils d'Apollon,
Croyez-vous que leur gloire en ait été flétrie ?
Croyez-vous que par eux rappelés à la vie,
Ulysse, Diomède, Achille ou Ménélas
Aient jamais redouté d'affronter le trépas ?
La fable, direz-vous, exagère leur gloire ;
Eh bien! des vrais héros interrogez l'histoire,
Interrogez ces murs si féconds en guerriers ;
Où Pallas si long-temps vit fleurir ses lauriers,

* Voyez Homère (*Iliade*).

Où chaque citoyen, plein d'un noble courage,
Suçoit avec le lait l'horreur de l'esclavage ;
Où, de la liberté protégeant les drapeaux,
Le seul nom de patrie enfantoit des héros.
Là, sur l'airain gravé par une main savante
Vous verrez de Cécrops la race triomphante ;
Là, vous verrez Sophocle à côté de Platon,
Miltiade vainqueur aux champs de Marathon,
Et le fier Thémistocle, aux bords de Salamine,
De l'Asie indignée achevant la ruine.
Mais tandis que ces noms frapperont vos regards,
Entre les favoris d'Apollon et de Mars
Vous verrez Hippocrate, au sein du Prytanée,
De la Grèce, avec eux, réglant la destinée,
Et parmi ces guerriers, un citoyen de Cos
Présidant au bonheur d'un peuple de héros.
Voulez-vous voir encor dans une autre contrée
D'Esculape et de Mars l'alliance sacrée ?
Regardez Alexandre au printemps de ses jours :
Pour avoir de Philippe imploré le secours,
Et trompé de la mort les atteintes cruelles,
Fut-il moins courageux dans les plaines d'Arbelles ?
Voyez ce roi guerrier, vengeur de tant de rois,
Qui, durant quarante ans, par de brillans exploits,
Devant ses étendards chassant l'aigle romaine,
Tint entre Rome et lui la fortune incertaine ;

Dans le sein du tumulte, au milieu des combats,
A des jeux moins cruels il consacra son bras,
Et l'histoire de l'art fondé par Hippocrate
S'enorgueillit encor du nom de Mithridate.
Des Romains, dites-vous, la superbe cité,
Dans l'âge de la gloire et de la liberté,
De cet art bienfaiteur méconnut l'avantage;
Mais, dans ces temps grossiers où Rome encor sauvage
N'offroit à l'univers que d'atroces vertus,
Et n'osoit admirer que le nom des Brutus,
N'est-ce pas Esculape à qui ce peuple libre
Erigea des autels sur les rives du Tibre,
Lorsque ce dieu puissant protégeant leurs destins,
Vint, du sein d'Epidaure aux rivages latins,
D'une peste cruelle affranchir leur patrie*?
Sous le masque imposant de la philosophie,
De l'austère Caton les décrets solennels (23)
Semblèrent un moment ébranler ses autels.
Mais, tandis que sur eux il lance l'anathême,
Près du lit de la mort je l'aperçois lui-même
De ses plus chers amis soulageant les douleurs,
Et de l'art qu'il proscrit usurpant les honneurs.
Bientôt de ses mépris la science vengée
Par un homme immortel fut enfin protégée :

* Voyez la note 22.

De l'oracle de Cos les disciples épars
Surent plaire, dans Rome, au premier des Césars;
De la Grèce envers eux il imita l'exemple;
Il protégea leur culte, il embellit leur temple,
Et pour comble d'honneurs, il remit dans leurs mains
Et le titre et les droits des citoyens romains.
Alors, des préjugés secouant les entraves,
L'art cessa d'être en proie à d'ignorans esclaves,
Et, des vieilles erreurs déchirant le bandeau,
Vint au feu du génie allumer son flambeau.
A côté d'Agrippa, de Mécène et d'Horace,
Près d'Auguste vainqueur Musa vint prendre place;
Tout l'empire, témoin de ses brillans succès,
N'osa plus de son art dédaigner les bienfaits;
Et Rome, de son nom consacrant la mémoire,
Par un bronze immortel éternisa sa gloire.
Sous le fer des tyrans, quelquefois abattu,
L'art éprouva toujours le sort de la vertu;
S'il fut souvent en butte au mépris des Tibères (24),
Il reçut des Titus des hommages sincères;
On vit les bienfaiteurs de l'empire romain,
Marc-Aurèle, Trajan, et vous, sage Antonin!
D'un citoyen obscur honorant la science,
Auprès de Galien dépouiller leur puissance,
Et confier, sans crainte, à ses soins paternels,
Des jours qu'ils consacroient au bonheur des mortels.

Sous de tels empereurs, le nom de ce grand homme
Fit le bonheur du monde et la gloire de Rome ;
La terre, après sa mort, admira ses écrits ;
Et lorsque, de l'empire emportant les débris,
Les fiers enfans du Nord, dans leur féroce joie,
Se partageoient l'Europe, à leur fureur en proie,
Ces trésors précieux, à la flamme enlevés (25),
Furent dans l'Arabie avec soin conservés,
Et ces beaux monumens, qu'enfanta le génie,
Se virent transplantés dans une autre patrie.

Vers l'Italie enfin reprenant son essor,
Esculape avec gloire y reparut encor ;
Salerne, avec orgueil, sur son heureux rivage,
Recueillant les débris échappés au naufrage,
De cet art oublié ralluma le flambeau.
Et toi, qui partageas un triomphe si beau,
Toi qui, sur le penchant de ces rives fécondes
Où tes murs orgueilleux semblent braver les ondes,
Sus offrir à l'Arabe un toit hospitalier,
Lève ta tête altière, illustre Montpellier,
De tous les cœurs français reçois ici l'hommage.
C'est toi qui, dans ton sein, recueillis l'héritage
Que le vieillard de Cos transmit à ses enfans ;
C'est toi qui l'as sauvé du naufrage des temps.
Huit siècles de succès inscrits dans tes annales
Font fléchir devant toi tes superbes rivales ;

Et, dans tout l'univers, tes nombreux nourrissons
Font retentir ta gloire et germer tes leçons.
  Emule ambitieux de cette école antique,
Ceins ton front désormais d'un laurier pacifique;
O superbe Paris! le triomphe des arts
Doit enfin succéder au triomphe de Mars;
A de nouveaux succès Esculape t'appelle;
Il promet à ta gloire une palme nouvelle;
Il t'offre, sans péril, un triomphe certain.
Déjà de tous côtés, rassemblés dans ton sein,
Tes disciples, unis pour soutenir ta gloire,
A leurs fameux rivaux disputent la victoire:
Esculape sourit à leurs nobles efforts;
Et, du sein de la Grèce, élancé sur tes bords,
Hippocrate, en suspens, balance son génie
Des rives de la Seine aux champs d'Occitanie.
Heureuse ambition! noble rivalité!
Quand d'une égale ardeur, cherchant la vérité,
Les partis opposés, les écoles rivales,
Réunissent enfin leurs palmes triomphales!
  Vous donc qui, de l'Europe attirant les regards,
Présidez au destin du plus noble des arts,
Pour agrandir encor cette vaste science,
Resserrez désormais votre antique alliance:
Aux travaux d'Hippocrate unissez vos travaux,
Ajoutez à ses lois des préceptes nouveaux;

Cultivez en commun cet antique héritage
Qu'à ses derniers neveux il transmit d'âge en âge,
Et des siècles passés, imitant les efforts,
Pour les siècles futurs amassez des trésors.
Que, pour mieux affermir cette noble entreprise,
La Seine désormais s'unisse à la Tamise;
Que Vienne et Montpellier, Edimbourg et Paris
Sous le même étendard soient enfin réunis;
Qu'ils marchent sur les pas de leur premier modèle,
Et que de leurs enfans l'alliance éternelle,
Renversant à jamais le trône de l'erreur,
Soit l'éternel appui de l'art conservateur.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES

DU PREMIER CHANT.

NOTE 1.

N'impute qu'à toi seul ta pénible existence.

C'est une déclamation déjà usée, d'attribuer aux institutions sociales et à la dégénération des mœurs, la cause de nos maladies : ce n'est pas que l'état de société n'en produise un grand nombre dont l'homme sauvage seroit affranchi ; mais vouloir mettre sur le compte de la civilisation toutes les misères et les infirmités humaines, c'est méconnoître complétement les phénomènes de la nature et le mécanisme de notre machine.

NOTE 2.

Et peut-être en tirer un suc réparateur.

Placé au milieu des causes de destruction les plus actives, et des végétaux les plus délétères que l'expérience devoit seule lui apprendre à connoître, l'homme pouvoit bien parvenir à distinguer les poisons d'avec les alimens, et à combattre avec succès les effets funestes qu'ils produisent sur l'économie animale ; mais il n'appartenoit qu'à l'art salutaire de tirer de ces poisons mêmes des remèdes très-efficaces. Les progrès que la matière médicale fait de jour en jour ont

déjà montré l'efficacité de l'extrait de ciguë, de belladone, de jusquiame, contre certaines maladies ; tous les jours les médecins praticiens mettent à contribution la digitale pourprée, et même la noix-vomique, d'après les belles expériences qui ont constaté son utilité dans certaines paralysies. Le plomb, le cuivre, le mercure, et même l'arsenic, fournissent des préparations médicinales qu'il seroit difficile de remplacer, quoique ces substances métalliques jouissent en général de propriétés éminemment délétères. Voilà ce qui a fait dire, avec raison, à Racine le fils :

Notre art des poisons même emprunte le secours.

Note 3.

Quittons nos préjugés, et fuyant l'imposture, etc.

« Laissant donc tous les livres scientifiques qui ne nous « apprennent qu'à voir les hommes tels qu'il se sont faits, et « méditant sur les plus simples opérations de l'âme humaine, « j'y crois apercevoir deux principes antérieurs à la raison, « dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être et « à la conservation de nous-mêmes, et l'autre nous inspire « une répugnance naturelle à voir souffrir ou mourir tout « être sensible, et particulièrement nos semblables. »
(J.-J. Rousseau, Préf. du *Discours sur l'Origine de l'inégalité, etc.*)

L'amour de soi-même et l'amour de son semblable, qui produit la bienveillance et la pitié, voilà, suivant Rousseau, qui n'est ici que l'interprête de la nature, les deux premiers mobiles du cœur humain, lorsqu'il n'est pas dénaturé par les institutions sociales ; et voilà aussi ce qui a dû faire naître la médecine dans les premiers siècles du monde. La supposition que je fais dans les vers suivans, ne peut donc être que la peinture véritable de ce qui a dû se passer alors,

s'il est vrai que l'homme ait erré long-temps dans les bois, avant de se réunir en société, ce qui, je crois, n'est pas encore bien démontré.

Note. 4.

Quoi! des jours des humains est-ce là le tableau?

« Les hommes s'observent réciproquement dans tous les « instans de leur vie, dit Condillac ;.... ils se disent les uns « aux autres tout ce qu'ils sentent et tout ce qu'ils ne sen- « tent pas ; ils s'apprennent mutuellement comment leur « force s'accroît, s'affoiblit, s'éteint ; enfin, ceux qui meu- « rent, disent qu'ils ne sont plus, en cessant de dire qu'ils « existent, et tous répètent bientôt : *Un jour donc nous ne « serons plus.* »

Note 5.

Voilà, n'en doutons pas, le premier médecin.

Il me semble plus naturel de déduire l'origine de la méde- cine des observations que l'homme dut faire sur lui-même, que des leçons qu'il pouvoit recevoir des animaux. A une époque où la raison encore négligée n'avoit pas effacé les impulsions de l'instinct, il n'avoit pas besoin d'imiter celui des espèces inférieures. Il eût été inutile de lui crier alors avec Pope :

Observe, dans les champs, les pas des animaux ;
Leur instinct t'apprendra l'art de guérir tes maux.

Son instinct étoit aussi sûr et peut-être plus que le leur. Des traditions fabuleuses firent croire qu'un vautour avoit enseigné au berger Mélampe l'usage de la rouille de fer contre l'impuissance, et le hasard celui de l'ellebore contre la manie. « Aujourd'hui, dit à ce sujet Cabanis, les vautours

« ne nous enseignent plus rien ; quant à ce qu'on appelle « hasard, c'est toujours encore une de nos principales « sources d'instruction ; mais elle n'instruit que les observateurs. Pour profiter de ce qu'elle offre, il faut y re- « garder, et celui qui cherche le plus, est aussi celui qui « fait le plus de découvertes. » (*Du degré de Cert. de la Médecine*).

Note 6.

Le fer creusa la terre, et la terre féconde, etc.

« L'agriculture et la médecine, dit d'Alembert, durent « naître d'abord avec tous les arts les plus absolument né- « cessaires ; ils ont été en même temps, et nos connoissances « primitives, et la source de toutes les autres, même de « celles qui en paroissent très-éloignées par leur nature. » (*Préf. de l'Encyclopédie.*)

Note 7.

Enfin l'antique orgueil de la philosophie, etc.

Hippocrate naquit dans l'île de Cos, la première année de la 80e olympiade, 406 ans avant notre ère. Au moment où il parut, non-seulement la médecine étoit entre les mains des prêtres, mais elle étoit encore sous la dépendance de la philosophie. *Primòque*, dit Celse, *medendi scientia, sapientiœ pars habebatur, ut et morborum curatio et rerum naturœ contemplatio sub iisdem auctoribus nata sit.*

Le fils d'Héraclide entreprit d'affranchir la médecine de la servitude des prêtres, et de l'arracher aux subtilités des sophistes. Il traça de nouvelles lois, il fit entendre de nouveaux oracles, et la postérité a vérifié la certitude de sa doctrine dans tous les siècles et dans tous les pays.

FIN DES NOTES DU PREMIER CHANT.

NOTES

DU SECOND CHANT.

Note 8.

Entendez-vous sa voix retentir dans les airs?

Si, comme le vouloit Zénon, la peine, le plaisir, la vie et la mort ne sont qu'une même chose, il ne peut y avoir de douleurs ni de maladies, et dès-lors la médecine est parfaitement inutile; aussi Possidonius se garda bien d'y avoir recours, puisque, au milieu des souffrances atroces de la goutte, il se contentoit de s'écrier : « O goutte! tu as beau « faire, je n'avouerai jamais que tu sois un mal. » N'est-ce pas là une manière de se plaindre assez plaisante? Et bien des gens ne diront-ils pas comme Racine ?

Je ne puis, comme lui, rire dans la douleur :
J'ose la croire un mal, et le crois sans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.

Note 9.

C'est toi que j'en atteste, ô reine de la Grèce ! etc.

La peste d'Athènes était célèbre dans l'antiquité, par la description qu'en a laissée Thucydide; elle a fourni à Lucrèce un épisode très-considérable, par lequel il termine son poëme de la *Nature des choses*. Cependant, en traitant le même sujet que lui, je n'ai pas cru devoir le prendre pour modèle. J'ai mieux aimé imiter Virgile, dans la peinture

qu'il fait, dans ses Géorgiques, d'une épidémie chez les animaux; tout est narration dans le premier, tout est image dans le second :

Hinc lætis vituli vulgò moriuntur in herbis
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt.
. . . .
. . . . It tristis arator
Mærentem abjungens fraternâ morte juvencum.

Voilà les tableaux mille fois cités que Virgile nous présente. Lucrèce, au contraire, ne fait qu'une description continuelle :

Principio caput incensum fervore gerebant
Et duplices oculos suffusâ luce rubentes,
Sudabant etiam fauces intrinsecùs atro
Sanguine, et ulceribus vocis via septacoibat
Atque animi interpres manabat lingua cruore
Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu.
. . . .
Compressæ nares, nasi primoris acumen
Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis
Duraque, etc.

Que ce soit Hippocrate qui ait délivré Athènes de cette contagion, qu'il ait allumé pour cela de grands feux dans les différens quartiers de la ville; c'est ce qui a été la source de beaucoup de controverses; ce procès n'est pas encore jugé, et je crois que j'étois ici le maître de choisir ce qui me convenoit le mieux.

NOTE 10.

De la machine humaine a-t-il vu les ressorts?
De ce feu qui l'anime a-t-il connu l'essence?

Voilà l'objection la plus souvent répétée contre la médecine; voilà l'argument que ses détracteurs semblent tous regarder comme péremptoire. Molière lui-même, au milieu

des plaisanteries les plus piquantes semble prendre le ton sérieux pour la présenter dans toute sa force. « Pourquoi, dit le « malade imaginaire, ne voulez-vous pas qu'un médecin en « puisse guérir un autre ? Par la raison, lui répond Béralde, « que les ressorts de notre machine sont des mystères jusqu'ici « où les hommes ne voient goute, et que la nature nous a « mis devant les yeux des voiles trop épais pour y connoître « quelque chose. » Béralde se trompe ; nous connoissons bien ces ressorts, mais nous ignorons quelle est la force qui les met en jeu. Que nous l'appellions *archée*, *âme*, *principe vital*, *propriété vitale*, nous ne la connoissons pas mieux pour cela, mais que nous importe? ce n'est pas elle que nous devons étudier, ce sont les effets qu'elle produit ; et ces effets sont appréciables par chaque individu, suivant son degré de capacité. Newton ne connoissoit pas la nature de l'*attraction*, ni Lavoisier celle de l'*affinité*, cependant ils calculoient parfaitement les phénomènes que ces deux forces produisent. Pourquoi donc répéteroit-on contre la médecine seule une objection frivole, qu'on peut faire contre toutes les sciences, et même contre tous les arts ?

Note 11.

J'ai de sa bouche même entendu ses malheurs.

« Rien de si touchant, dit Barthélemi, que cette candeur « avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses « fautes. Ici, vous lirez les listes des malades qu'il a traités « pendant une épidémie, et dont la plupart étoient morts « entre ses bras ; là, vous le verrez auprès d'un Thessalien « blessé à la tête. Il ne s'aperçut pas d'abord qu'il falloit « recourir au trépan : des signes funestes l'avertirent enfin « de sa méprise. L'opération fut faite le quinzième jour, et « le malade mourut le lendemain. C'est de lui-même que « nous tenons ces aveux ; c'est lui qui, supérieur à tout

« espèce d'amour-propre, voulut que ses erreurs mêmes « fussent des leçons; » mais parce que ce grand homme s'est trompé, parce que les médecins se trompent encore quelquefois, doit-on en conclure que leur science n'est qu'une chimère ? « La pratique de la médecine, dit Lorry, est « conjecturale, il est vrai; mais c'est en cela qu'elle exige et « plus de justesse d'esprit, et plus de savoir. Bien conjecturer « est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Dieu seul, infini» ment sage, agit toujours à coup sûr. C'est sur des conjec« tures qu'est fondé le gouvernement des Etats et le com« mandement des armées. La navigation, quoique toute astro« nomique, n'en est pas exempte. » (*Préf. de la Conformité de la Méd. anc. et mod., de Barker.*)

Mais, parce qu'un vaisseau fait naufrage, ne doit-on plus s'exposer à l'inconstance des mers? Au contraire, celui qui périt, devient une leçon pour celui qui reste; et la science tire ainsi de ses revers des instructions utiles pour l'avenir. « L'expérience du médecin, comme celle du pilote, con« siste à connoître les écueils où ont échoué ses prédéces« seurs. » (Tourtelle, *préf. de l'Hist. philos. de la Méd.*)

FIN DES NOTES DU SECOND CHANT.

NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

NOTE 12.

Oui, je veux rendre hommage à ce divin vieillard, etc.

Les différences de systèmes et d'opinions des médecins de tous les âges, forme le fond de cette objection :

Hippocrate dit oui, mais Galien dit non.

Voilà l'expression abrégée de toutes les déclamations qu'on a faites sur les variations des doctrines médicales; et il faut avouer que c'est une des plus fortes accusations dirigées contre l'art salutaire; mais si l'on conclut de la diversité d'opinion des médecins, que la médecine n'est qu'une chimère, on tire d'un fait très-vrai une conséquence fausse. Car enfin, si l'on est divisé en théorie, on est le plus souvent d'accord en pratique; et quoiqu'il ne soit pas absolument vrai de dire que les opinions systématiques n'influent jamais sur le procédé qu'on emploie au lit des malades, il n'en est pas moins certain qu'alors elles sont presque toujours oubliées et remplacées par les axiômes, qui sont le fruit de l'observation et de l'expérience de tous les siècles; l'unité de la doctrine médicale ne peut point être révoquée en doute, si les mêmes principes et les mêmes ouvrages ont toujours été la règle des praticiens; or, il est incontestable qu'Hippocrate a été toujours regardé comme le chef et le

législateur de cette science. Je sais qu'il a existé des théories erronées et des doctrines funestes; mais, parce qu'on a violé les lois, doit-on accuser les lois elles-mêmes? « Les « folies et les absurdités, dit Cabanis, n'anéantissent point « la raison; au contraire, elles la supposent; le désordre en « effet suppose l'ordre, et le mensonge la vérité : on peut « donc assurer que l'art existe, par la même raison qui fait « avancer qu'il n'existe pas. »

Note 15.

Qu'allois-tu donc chercher au sein des vastes mers? etc.

Peut-être m'accusera-t-on de mal choisir mes exemples, en citant Christophe Colomb, Cook, Lapérouse, comme ayant contribué aux progrès de l'art de guérir; il est vrai que leurs voyages n'ont pas été entrepris dans ce but : cependant les terres qu'ils ont découvertes, ont toujours fourni des matériaux utiles à la médecine; l'ipécacuanha et le quinquina, fournis par le Nouveau-Monde, étoient seuls capables de compenser les désastres que sa découverte a causés à l'Europe; et c'est ainsi que, quoique l'intention des voyageurs ne soit pas toujours d'agrandir le domaine de l'art salutaire, toujours néanmoins leurs découvertes contribuent à son avancement.

Note 14.

Oserois-tu douter que ce feu destructeur, etc.

« Il passe pour certain, dit Bordeu, que nos remèdes, « notre émétique, nos saignées, nos vésicatoires, nous « donnent, sur les anciens médecins, le même avantage « que les armes à feu donnent aux militaires pour les siéges « des places; nous avons changé la médecine comme on a « changé la guerre. »

Note 15.

Pour extirper le mal jusque dans ses racines, etc.

Tout le monde sait que le quinquina est l'écorce d'un arbre du Pérou, nommé *cinchona* par les botanistes.

« Les écorces qu'on met communément en usage, dit « M. Alibert, se rapportent uniquement à cinq espèces bien « connues, qu'on croit généralement être les plus offici- « nales. Cependant, des observations faites par des méde- « cins instruits, ne permettent pas de douter que l'art de « guérir ne puisse en employer un plus grand nombre. » (*Nouv. Elém. de Thérap.*)

Note 16.

Le nom de la nature est plus heureux sans doute.

Tout le monde parle de la puissance de la nature, et personne ne peut déterminer la signification de ce mot; cependant, en le prenant ici dans le sens le plus commun, comme l'expression de la cause de tous les mouvemens qui s'opèrent en nous, on est fondé à dire que la nature est l'auteur de nos maladies, aussi bien que de leur guérison; et alors nous pouvons dire, avec Pline, qu'il n'est pas aisé de décider si elle est notre mère ou notre marâtre. *Non satis est æstimare parens melior homini an tristior noverca fuerit.*

Quoiqu'il en soit, il est évident qu'il y a une foule de maladies dans lesquelles la nature est absolument impuissante. Telles sont les épidémies générales, les fièvres intermittentes et rémittentes insidieuses, les empoisonnemens, la syphilis, les asphixies, les apoplexies, et la plupart des

maladies chirurgicales, telles que la pierre, les luxations, les fractures *, etc.; maladies qui, presque toutes, sont victorieusement combattues par les secours de l'art. « Où « il n'y a point, dit Voullone, de médecine agissante, « ou elle fait quelque chose que la nature ne feroit pas sans « elle, et en cela même, l'art force réellement l'ordre des « mouvemens de la nature; cette proposition est évidente, « quoiqu'elle puisse paroître un peu dure aux oreilles de « ceux qui croient ne faire jamais que seconder la nature « dans ses efforts. »

Note 17.

En vain prétendroit-on par un nouvel outrage, etc.

On a dû s'apercevoir, dans tout le cours de mon poëme, que je ne séparois jamais la chirurgie de la médecine, et que je confondois les bienfaits de l'une et de l'autre. Je devois une explication à ce sujet, et je l'ai donnée d'une manière claire et précise. Ici, j'irai encore plus loin, je suis persuadé, avec un grand nombre d'autorités respectables, que la médecine, la chirurgie et l'art vétérinaire lui-même, ne sont absolument qu'une même science, qui doit être fondée sur des principes identiques; et que, pour connoître à fond l'une de ces trois branches de l'art de guérir, il est indispensable d'avoir des notions suffisantes des deux autres. D'ailleurs, il est impossible de tracer une ligne de démarcation entre la médecine interne et la méde-

* Il me seroit facile de montrer ici l'impuissance de la nature dans la petite-vérole qui naguères désoloit l'Europe et décimoit la population, Il me seroit facile de proclamer les bienfaits de la vaccine; mais tout le monde en est si généralement convaincu; tant de livres, tant de rapports, tant de témoignages authentiques rendent chaque jour ses avantages si sensibles que j'ai cru inutile de m'étendre sur ce sujet qui a été mis au concours, il y a quelques années, par l'Académie Française.

cine externe, et cela seul ne doit-il pas nécessiter leur réunion? Toutes les fois donc qu'on voudra les séparer violemment, toutes les fois qu'on demandera, comme Lapeyronie, d'élever un mur d'airain entre la médecine et la chirurgie, nous répondrons, avec le chancelier d'Aguesseau : DE QUEL CÔTÉ PLACERONS-NOUS LE MALADE ?

FIN DES NOTES DU TROISIÈME CHANT.

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

Note 18.

Je vais peindre aujourd'hui de plus grandes merveilles.

Ce n'est pas assez pour l'art salutaire de remédier aux dérangemens qui menacent la machine humaine d'une destruction prématurée ; sa prévoyance s'étend au-delà même du danger, et le médecin, comme le législateur, n'est pas moins habile lorsqu'il prévient le mal, que lorsqu'il y porte remède. C'est là le but de l'hygiène.

Note 19.

Oui, malgré tous les soins d'une sage culture, etc.

Quelles que soient l'attention du cultivateur et les précautions qu'il emploie pour obtenir une récolte abondante et pure, il se voit quelquefois cruellement trompé dans ses espérances. L'ergot est une maladie du seigle, qui le rend très-dangereux ; l'ivraie est une plante enivrante, qui se mêle au froment; la carie, la rouille, le charbon, etc., sont des maladies du blé, qui en altèrent la qualité, sans cependant être aussi dangereuses que l'ergot du seigle.

Note 20.

Le guerrier, sous ses lois, goûte encor le bonheur.

C'est une vérité reconnue depuis bien long-temps, que les maladies sont dans les armées des fléaux bien plus terribles que les ennemis que l'on a à combattre. Combien n'a-t-on pas vu, en effet, d'armées victorieuses succomber à une peste ou à une épidémie meurtrière? Combien d'expéditions très-bien combinées n'ont-elles pas échoué, faute d'avoir observé les précautions tutélaires dont la médecine fait son étude? On peut voir, dans les ouvrages de Colombier, Lecointe, Revolat, et surtout de M. Desgenettes, les précautions que la prudence commande dans les expéditions lointaines et périlleuses.

Note 21.

Mais celui qui, des flots dédaignant la fureur, etc.

Si l'hygiène militaire est une branche si importante de l'art de guérir et de l'art militaire lui-même, l'hygiène navale n'est-elle pas encore plus indispensable au navigateur? Les voyages malheureux de Vasco de Gama, et de l'amiral Anson, comparés à ceux de Cook, de Lapeyrouse, de Vancouver, seront un monument éternel de l'utilité de l'hygiène dans ces longues navigations. Anson conserva à peine, dans ses vaisseaux, assez d'hommes pour opérer les manœuvres nécessaires à la navigation; Cook, au contraire, ne perdit qu'un seul homme, dans son second voyage, et l'infortuné Lapeyrouse écrivoit du Kamschatka, au ministre de la marine, que personne n'étoit mort, et qu'il n'y avoit pas un seul malade sur ses deux vaisseaux.

Note 22.

En guérissant le corps, il flétrit le courage.

« Un corps débile affoiblit l'âme : de là l'empire de la « médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les « maux qu'il prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelle « maladie nous guérissent les médecins, mais je sais qu'ils « nous en donnent de bien funestes. La lâcheté, la pusil- « lanimité, la crédulité, la terreur de la mort; s'ils guéris- « sent le corps, ils tuent le courage; que nous importe « qu'ils fassent marcher des cadavres? Ce sont des hommes « qu'il nous faut, et l'on n'en voit point sortir de leurs mains. » On reconnoît là le style de Jean-Jacques; on a dû s'apercevoir que j'ai fait tous mes efforts pour lui conserver toute son énergie en le traduisant en vers. J'ai fait plus; j'ai fortifié son objection de l'exemple de Rome, qui, suivant un passage mal interprêté de Pline l'ancien, se passa, dit-on, de médecins pendant 600 ans; ce qui feroit correspondre la décadence de la république avec l'introduction de la médecine dans Rome. Quand même cette coïncidence seroit réelle, on ne pourroit cependant en rien conclure contre la médecine, parce que ce sont là deux événemens entièrement indépendans l'un de l'autre; mais l'assertion de Pline est ou fausse, ou mal comprise, puisqne Tite-Live, Cicéron, Ovide, Macrobe, attestent que les Romains, dès les premiers temps de la république, avoit érigé un temple à Apollon, *dieu de la médecine*, que les vestales invoquaient en criant : *Apollo medice! Apollo pœan!* et on lit, dans Denis d'Halycarnasse, que, vers l'an 300 de Rome, il se déclara une peste si violente, que les médecins ne suffisoient pas pour traiter tous les malades. *Nec medicis, in tantâ ægrotantium multitudine sufficientibus*. La médecine étoit donc exercée à Rome

dans les plus beaux temps de sa gloire, comme elle l'avoit été dans Athènes, où l'on décerna des couronnes d'or à Hippocrate, et où l'on ordonna qu'il seroit nourri, lui et ses descendans, dans le Prytanée, aux frais de l'Etat. Il faut donc accuser de lâcheté et de pusillanimité les Grecs, les Romains et tous les peuples modernes, ou avouer que l'objection de Rousseau n'est qu'une déclamation.

Note 23.

De l'austère Caton les décrets solennels, etc.

On sait que Caton s'éleva fortement contre la médecine, et on prétend même qu'il chassa de Rome un certain Archagatus qui étoit venu de la Grèce pour s'y établir. Mais, suivant la remarque de M. Guettard, Caton ne pouvoit avoir que quinze ans lorsque Archagatus arriva à Rome, d'où il repartit bientôt après. Comment donc auroit-il pu, à cet âge, avoir tant d'autorité ? D'ailleurs cet austère citoyen ne haïssoit pas cependant la médecine, puisqu'il étoit lui-même le médecin de sa famille et de ses domestiques. Il est vrai que ses recettes étoient assez plaisantes. Voici les paroles enchantées dont il se servoit pour remettre les membres démis : *Incipe cantare in alto S. F. motas danata dardaries astotaries, dic una parite usque dum coeant.* (Encyclop., article Magie.)

Note 24.

S'il fut souvent en butte au mépris des Tibères, etc.

Suivant Plutarque, Tibère disoit souvent qu'il étoit ridicule qu'un homme qui avoit vécu soixante ans eût recours à la médecine pour apprendre à vivre. Il est probable que Caligula, Néron et leurs semblables ne firent guère fleurir l'art salutaire; mais il parut avec le plus grand éclat à la cour des

Antonin et des Marc-Aurèle, dont Galien fut le médecin, et il seroit sans doute odieux de comparer leurs sufffrages à ceux des premiers.

Note 25

Ces trésors précieux à la flamme enlevés, etc.

Après la chute de l'empire romain, l'empire des kalifes devint l'asile des sciences. La médecine fleurit long-temps en Arabie sans y faire cependant de grands progrès; elle reparut ensuite vers le XIe siècle à Salerne et à Montpellier. La première de ces écoles n'existe plus, la seconde s'enorgueillit encore de son antique origine et des grands hommes qu'elle a produits. Pourquoi faut-il qu'après plus de huit siècles de gloire, cette école célèbre ait été si soudainement abandonnée? Pourquoi faut-il qu'au milieu des douceurs de la paix, et sous les auspices d'un Roi protecteur des arts, cette antique Ludovicée, cette pépinière d'Archiâtres, comme l'appeloit un Roi de France, ait vu ses élèves dispersés en un clin d'œil sur le sol français? En jetant un regard sur cette cité dépeuplée et ces amphithéâtres déserts, on est tenté, malgré soi, de leur appliquer ce vers de Racine:

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON,
rue des Noyers, n° 37.

OBSERVATIONS.

Le Budget du Ministre présente en dépense la somme de.................................... 889,210,000 fr.

Il faut ajouter à cette somme, pour dépenses d'ordre, laquelle se balancera par une recette égale qui sera aussi ajoutée, pour ordre aux recettes, la somme de 3,290,500 fr. pour les dépenses de l'administration des poudres, ci................ 3,290,500

La dépense totale sera de....... 892,500,500

La commission propose de retrancher.. 14,374,000

La dépense reste pour.... 878,126,500